

JOURNAL HELVÉTIQUE  
O U  
R E C U E I L  
D E

*Pièces de Morale , de Politique d'Oecô-  
nomie , d'Agriculture , d'Histoire Natu-  
relle & Civile &c. Avec des Pièces fu-  
gitives de Littérature choisie , en prose &  
en vers ; l'Annonce des Livres nouveaux ,  
les Découvertes & l'Encouragement des  
Sciences & des Arts ; des Manufactures  
& des Métiers &c.*

**DEDIÉ AU ROI.**

F E V R I E R 1 7 6 7.



**NEUCHÂTEL:**

**DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS:**

---

**MD CCLXVII.**

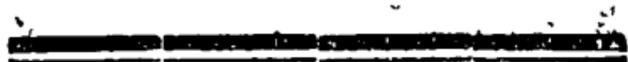




# JOURNAL HELVETIQUE.



FEVRIER 1767.



## MEMOIRE

*Sur les Gouvernemens qui doivent leur  
origine aux sentimens naturels.*

### § I. DES SENTIMENS NATURELS.

**L'**HOMME est capable de former des idées universelles & des notions particulières. Les premières embrassant un nombre indéterminé d'objets, on ne peut jamais avoir une connoissance intuitive de leur rapport à nôtre bien ou à nôtre mal-être actuel. Chaque notion abstraite est une espèce d'infini, or l'ame ne fait point faire le dénombrement de toutes les parties qui complètent ces infinis, elle met donc à leur

place un terme ou signe arbitraire : Ce signe n'ayant rien de commun avec la chose, il laisse l'ame dans l'inaction, & ne la détermine jamais à agir, que par la jonction fortuite d'idées individuelles. Ces idées sont les seules, qui peuvent émouvoir & intéresser l'homme. Elles nous mettent le plus en activité, quand ces notions servent à nous représenter des objets qui nous sont connus par une longue suite d'exercices. Les exercices qui regardent la conservation & le bien être de notre corps nous sont le plus intimement connus. On appelle la représentation intuitive de ces exercices de l'homme dans l'état de nature, sentiment naturel.

Ces sentimens résultent des situations qui caractérisent l'état de nature. L'homme libre est ou avec ses parens, ou avec des étrangers; ou il est dans son genre de vie accoutumé, ou il se trouve dans un excès de joie. Ces situations donnent lieu à quatre sentimens primitifs de l'homme; le respect filial, la surprise, l'amour du pays natal, & le gout des plaisirs.

L'enfant qui voit tous les jours ses parens, se fait une idée si claire des traits de leur visage, de l'harmonie particulière du son & des gestes, que tout étranger lui paroît d'abord être d'une autre espèce.

La frayeur que lui inspire un visage nouveau, sert à unir l'enfant d'une manière plus intime à ses parens.

A mesure que ces affections commencent à se développer, elles se confondent dans l'attachement qu'il a pour ces personnes chéries. Il se réjouit & il s'attriste selon ce qu'il a lieu de craindre ou d'espérer de leur part. L'ame de l'homme libre est entièrement montée sur le ton de la vie domestique, & de la case paternelle. Pourquoi l'autorité paternelle a-t-elle approché de la Souveraineté dans le premier âge? La seule raison de cela est que le respect filial fut le sentiment le plus puissant. Les Chinois, copiant la nature, firent de ce sentiment une loi publique & nationale. Il ne faut chercher la force & la vigueur de ce sentiment que dans l'homme isolé & sauvage, auquel sa famille tient lieu de l'Univers. Ce sentiment étant partagé dans le tumulte de la vie sociale, on ne peut plus s'en servir comme d'un principe de Gouvernement national. Tout ce qui ne part point de la nature, mais qui vient de nôtre choix, comme est par exemple l'amitié, ne peut jamais contracter une autorité universelle.

La surprise du Sauvage lui est habituelle.

il est beaucoup plus sujet à l'étonnement que l'homme policé. S'il dissipe ses frayeurs, c'est par la grandeur de son courage : mais son ignorance surpasse de beaucoup le fond de sa fermeté ; il ne s'agit donc que de lui présenter une suite d'objets étonnans , pour lui rendre ce sentiment le plus familier de tous. On le tenta avec l'Égyptien , & l'on réussit : Il admira tout jusqu'à son état de servitude.

La simplicité de la vie des premiers hommes les attachoit à leur sol natal. Un homme qui est accoutumé à des aliments fort simples ne peut se faire à aucune autre nourriture. Il a pour son climat le même attachement qu'un autre a pour une personne , dont il ne peut point se passer. Les Perses durent à ce sentiment leurs mœurs frugales.

L'homme naturel ne fait pas la mesure du plaisir : Se gouvernant sur le degré de chaleur qu'ont les images , il est très facile de lui échauffer l'imagination , & de lui donner une sensibilité excessive pour tout ce qui excite en lui des sensations vives & agréables. On prit l'Assyrien par ce foible de la nature brute , & l'on remporta une victoire complète sur ce Peuple mou & paisible.

§ 2. *DES premières Sociétés Politiques relativement aux sentimens naturels.*

**L**ES hommes n'eurent que ces sentimens naturels, & parce qu'ils suivirent leur direction eomme celle de l'instinct, ils ne connurent ni les principes ni les usages publics de ces sentimens. Epars & stupides, comme ils étoient au commencement, l'idée de contract ou de convention nationale ne leur vint point dans l'esprit; car pour remonter jusqu'à cette idée il faut posséder la notion abstraite de la liberté, celle de la justice, du consentement, de la vérité & enfin tout le code du droit naturel. Le Sauvage qui ne fut point imbu de toutes ces idées, ne put se rendre qu'à ses propres sentimens, & comme il n'eut que ceux de la nature, il ne fut susceptible d'aucune autre impression. Ceux qui conçurent le dessein de l'appriivoiser ne purent donc exécuter ce projet qu'à l'aide des secours que leur fournit l'homme lui-même. Comme ces secours étoient foibles, en ce qu'ils ne consistoient qu'en sentimens confus, les formes sociales ont pris

une origine lente & successive : Occasionnées par la nature, elles furent peu à peu perfectionnées par les arts.

A moins qu'on ne fit intervenir la voie des miracles, on ne peut jamais se représenter, que l'autorité de la raison eut pu donner lieu à un établissement politique. Si la raison est déjà mûre dans l'âge brute, pourquoi tant de peuples sont-ils encore dans le même état de stupidité ?

A dire le vrai, les sauts sont aussi rares dans le monde moral, qu'ils le sont dans le monde physique. L'homme n'avance à la fois, que d'un seul pas, & pour faire ce pas, il faut qu'il parte de l'endroit où la nature l'a placé. L'art de gouverner a probablement la même origine que tous les autres arts. La nature fournit les indices, & l'attention d'un homme intelligent rassembla ces indices sous un seul point de vue. Il n'étoit pas difficile de remarquer pour lequel de ces sentimens une peuplade avoit le penchant le plus décidé. Une colonie qui avoit des mœurs douces, étoit propre au respect filial ; & ne devoit point être surprise de ce qu'on érigeoit le gouvernement paternel en institut national. Suivez la nature, & vous ne révolterez personne. Un Peuple de pâtres, accoutumé à une vie frugale ne trouvoit rien à

redire à ce qu'on donnoit à son genre de vie abstinant & frugal force de loi publique & universelle. Un Peuple de chasseurs étoit assez fait aux aventures singulières , pour ne pas être choqué de ce qu'on se mit à entretenir & à fomenter ses sentimens de surprise. Un Peuple cultivateur, qui vivoit dans un climat agréable trouva naturellement son compte dans le soin qu'on prit de l'amuser & de le divertir.

§ 3. *Le sentiment de surprise fit naître la Monarchie Egyptienne.*

**L'**ÉGYPTE est le pays le plus riche en curiosités naturelles. La température de l'air, la variation des saisons, la richesse du sol, & la qualité des animaux aquatiques distinguent les contrées du Nil de tous les pays adjacens. L'Egyptien ayant un grand nombre de sensations neuves, il conçut aussi plus d'idées singulières que les habitans de tous les pays voisins; son imagination fut riche & féconde. Comme les singularités de son pays natal lui fournirent une infinité de points de comparaison, il passa de la surprise stupi-

de des Peuples bruts, à l'admiration réfléchie, qui le conduisit de bonne heure au sentiment du beau, & le porta à son imitation.

La délicatesse du sentiment que nous avons du beau, ne vient pas tant de la singularité des objets physiques, que de leur ressemblance & de la finesse des traits qui les distinguent. Pour remarquer les nuances impereceptibles de ces traits de ressemblance & de dissemblance, il faut observer attentivement la nature. Dans le premier âge on ne fut pas encore les règles & les principes des observations physiques: On ne fit que sentir & imaginer.

Un homme qui n'est fait qu'à ces deux opérations de l'ame, veut toujours être violemment ébranlé. L'imagination forte est en même tems gigantesque: Elle laisse la nature à côté, & se plaît uniquement aux impressions vives & extraordinaires. Les notions exactes de la mesure & de la symétrie ne donnent que des sensations réglées & paisibles. On remarque donc rarement qu'un Peuple qui a l'imagination vive & forte se mette en peine de finir ses ouvrages, & de leur donner la perfection qu'exige la notion intuitive du beau.

Les Egyptiens furent dans ce cas: Tous

leurs ouvrages ont le ton du massif & de l'extraordinaire. Tenant d'un côté à la Religion ; & de l'autre à la présomption , les pyramides & les temples des Egyptiens furent aussi énormes que fut l'un & l'autre de ces principes. Ils agirent dans les beaux arts comme dans la Religion qu'ils surchargèrent de rites , jusqu'à la rendre ridicule & monstrueuse. Occupés à causer des surprises , les Artistes de l'Egypte , qui soupçonnoient à peine les élémens de la science du gout , prirent d'abord le vol trop haut ; & comme ils ne travailloient point sur des plans exacts , ils ne donnoient jamais à leurs ouvrages une parfaite symétrie. L'admiration dénuée de principes ne se soutient qu'à l'aide des richesses ; & cet appui venant à manquer , tout l'édifice s'écroule.

Beaucoup de circonstances concouroient à nourrir la présomption nationale des Egyptiens.

Propriétaires d'un terroir qui leur rendoit au centuple , ce Peuple fut infiniment plus à son aisé que les natifs des pays voisins. Les sables de l'Afrique & les rochers de l'Arabie firent avec cet heureux climat un contraste des plus imposant. L'Egyptien qui ne voyoit sur ses frontières que des pâtres & des peuples errans , fut vain &

présomptueux à leur égard. Du dédain on passe aisément à la haine & à l'injustice : Mais on ne maltraite jamais impunément un peuple pauvre & audacieux.

Cette mauvaise disposition des esprits obligea les Egyptiens de se prémunir contre les entreprises de tous ceux qui leur envioient la félicité dont ils jouissoient. Par cette raison ce Peuple eut de bonne heure besoin de chefs militaires qui prirent la qualité de Rois. Comme les Egyptiens furent redevables de leur tranquillité à la valeur & à la prudence de ces Princes, la reconnoissance de la Nation n'eut point de bornes. Sensibles à l'excès & admirateurs outrés, la déférence des Egyptiens se changea d'abord en soumission. L'admiration est un sentiment servile ; il ne fait que se prêter à toutes les impressions étrangères : Faites croître ce sentiment à l'infini, & vous hébéterez infailliblement l'esprit de votre élève. Sa tête n'étant remplie que de notions confuses & romanesques, il goûtera seulement le grand, l'excessif, le monstrueux & donnera une exclusion formelle à toutes les idées claires & simples ; le caractère d'esprit d'un tel homme sera craintif, défiant, superstitieux : Ce fut aussi le génie Egyptien dans tous les âges. La Nation se rendit d'abord

aux armes des conquérans. Epris de tout ce qui causoit des sensations vives & fortes, les Egyptiens négligeoient d'apprécier les vertus sociales & privées. L'esprit d'une curiosité vaine & fantasque les occupoit plus qu'une connoissance réfléchie de leurs vrais intérêts politiques. Ce fut à la faveur de ce caractère que les Rois d'Egypte étendirent les bornes de leur autorité. L'Egyptien, qui s'extasioit de tout, admiroit jusqu'à la grandeur de la tyrannie que ses maîtres exerçoient sur lui : Le faste de ses Monarques servit à nourrir son orgueil national.

Conduits par l'esprit d'intérêt, les Monarques Égyptiens avoient exécuté des ouvrages immenses, pour régler & diriger les inondations du Nil. Comme ces inondations dépendoient des causes physiques, les Egyptiens y furent plus attentifs que le reste des Nations : Faute de langage assez significatif, on recourut à celui des symboles. Le Peuple saisissoit aussi peu le sens de ces signes, qu'il comprend aujourd'hui la signification des termes figurés de l'esprit s'arrêtant plus aux figures qu'aux choses, il fut plutôt frappé qu'instruit. Un grand nombre d'emblèmes & de sons inintelligibles a toujours servi à nourrir le sentiment d'une surprise brute & orgueilleuse.

Les Savans d'Égypte étant en même tems les Prêtres de la Nation , ils furent les seuls dépositaires de tout ce qui regardoit la Religion , les arts & les sciences. Comme ils vouloient conserver l'autorité absolue qu'ils avoient une fois obtenue sur l'esprit & le caractère de la Nation, ils couvrirent le sens de leurs instructions du voile mystérieux des Hiéroglyphes , & firent de tous les arts industriels , & principalement de celui de l'agriculture , un objet d'adoration publique. L'Égyptien environné d'idées & d'images religieuses , eut l'esprit embarrassé , & l'ame remplie de frayeurs & de consternation. Tout ce qu'il rencontroit étoit pour lui un objet de respect divin. Les Divinités se multiplioient dans ce pays comme les songes creux dans le cerveau d'un Atrabilaire. L'Égyptien tout glorieux qu'il étoit du fond de ses connoissances , avoit cependant tous les foibles d'un enfant qui a l'esprit crédule & l'imagination craintive.

Les Cophtes ont encore ce caractère craintif & superstitieux. Ils ressemblent à leurs ancêtres , en tout , sans excepter le fanatisme : Ils l'ont porté dans la Religion Chrétienne , de la même manière que leurs ancêtres l'avoient introduit dans le culte payen ; la vie monastique a tiré son ori-

gine de l'Égypte, & la fureur de dogmatifer a passé de ce pays dans toutes les régions de l'Orient & de l'Occident. La fierté nationale de ce Peuple ne fut pas même détruite par tous les désastres qui l'ont affligé. Cet orgueil subsiste encore, quoiqu'avec moins d'étendue qu'il n'eut dans le tems où l'Égyptien dominé par ses Rois natifs, présentoit un théâtre de merveilles de la nature & de l'art. L'Égyptien ayant subi le joug des Ethiopiens, des Persans, des Grecs, des Romains, des Arabes, des Czircaffiens & des Turcs, a conservé de son caractère national une teinte d'amour propre, qui le rend dédaigneux & inquiet. Privé de connoissances & dépouillé de richesses, l'Égypte est un tas de ruines, sous lesquelles sa gloire nationale est profondément ensevelie, à peine l'Égyptien fait-il déchiffrer les inscriptions qui lui apprennent sa grandeur passée. Ce Peuple ressemble ces enfans précoces, qui sont hommes dans leur enfance, & qui sont enfans dans leur âge viril; du moins l'Égyptien a-t-il commencé à radoter de meilleure heure que le reste des Nations.

§ 4 *Le goût des plaisirs fut le sentiment le plus répandu parmi les Assyriens & les Babiloniens.*

**L**ES plaines fertiles de la Mésopotamie ressembloient à celles de l'Égypte, en ce qu'elles furent peuplées & cultivées des premières. Le grand nombre de fleuves qui entre-couperent ce pays ne permit pas d'abord à la multitude de s'étendre. Comme ces fleuves se débordoient de tems en tems, & que l'art de garantir le pays de ces inondations étoit encore inconnu, il fallut faire de deux choses l'une : Ou toutes ces peuplades devoient s'unir ensemble & faire un seul corps national : Ou chacune étoit obligée de se choisir un chef. On opta le deuxième de ces partis, comme le plus court & le plus aisé à exécuter. C'est à cette origine qu'il faut rapporter le grand nombre de Princes qu'on trouve dans les fastes du premier monde. Par la grande contrariété des vues & des intérêts qui divisoient ces Princes, ils troublèrent la tranquillité de leurs sujets. Ces gens accoutumés à une vie paisible

ne

ne s'en promirent la durée que sous un seul Monarque; aussi ne furent ils point frustrés dans leur attente.

Les Monarques Assyriens, voulant étendre leur Empire, employèrent premièrement la force; & pour conserver l'autorité dans leurs vastes Etats, ils mirent en usage la ruse. Cet artifice consistoit en ce qu'ils se proposoient de donner à tous leurs sujets le gout des plaisirs dont ils s'enivroient eux-mêmes. Ne pouvant énerver leur courage que par les plaisirs des sens, ils établirent la Capitale de l'Empire pour le centre de la luxure & de la débauche. Ce moyen eut tout le succès qu'ils en pouvoient espérer. L'époque des Rois d'Assyrie étant celle de la mollesse & de l'indolence, fut la plus longue & la plus paisible de toutes. Les sensations agréables, diversifiées par le secours des beaux arts, tiennent à toutes les facultés de l'homme. D'abord que l'homme se laisse aller aux charmes de la volupté, il croit suivre l'instinct de la nature; il met même si peu de résistance à ces affections déréglées, qu'il ne s'aperçoit de ce qu'il y a d'effrené dans sa luxure, qu'après en avoir contracté l'habitude la plus forte, & la plus invincible. Le voluptueux est à

cet égard dans le cas du vulgaire, qui ignore l'époque de la décadence de l'Etat. Il faut dater l'époque de la dépravation des mœurs publiques & des mœurs particulières, à l'instant où l'on fait de ses plaisirs, une de ses occupations les plus sérieuses. Un homme, qui fixe toute l'attention dont il est capable, à la recherche des moyens qui paroissent les plus propres à le distraire, frémira à l'ouïe du terme de fatigue, & sera incapable d'endurer un travail long & pénible. Les actes d'un débauché étant continuellement interrompus par la fainéantise, ils sont toujours incomplets, & ne viennent jamais à la postérité. C'est aussi la raison pour laquelle on ne fait que les noms de tant de Monarques d'Assyrie: Leurs traces s'effacèrent comme celles des ondes. Les aventures tragiques d'une Cour voluptueuse, comme fut celle de SARDANAPALE, sont toutes seules transmises aux descendans.

§ 9. *REVOLUTION arrivée dans l'Empire des Assyriens.*

**C'**est le propre de la bouche, qu'elle

fait perdre le principe & le gout du bon, du juste & de l'honnête. A raison de ce que l'homme est plus exempt de principes, il a des passions plus violentes: Si vous irritez un voluptueux, il ne gardera pas plus de mesures dans sa haine, que dans ses autres penchans déréglés. Les Monarques d'Assyrie se gardèrent bien de troubler la tranquillité de leurs sujets, par des attentats révoltans: Ils observèrent les Loix de la décence & la circonspection. SARDANAPALE prostituant la dignité de sa couronne, il fut le seul qui se rendit odieux & méprisable à la noblesse & au Peuple. Un homme qui n'a pas honte de s'abrutir lui même, jette en même temps tous les autres dans l'avilissement & dans l'opprobre. Le Peuple veut bien être amusé: Mais il ne permet pas qu'on le dégrade. Du dépit, il passe aisément à la vengeance, & ce plan de vengeance naît d'abord dans l'esprit des grands. Les Arbacès & les Bélésés ne plantèrent leurs étendarts sur les murs de Ninive, que pour laver dans le sang du dernier Roi d'Assyrie l'affront qu'il avoit fait au corps de la Nation Méde & Babilonienne. Les grands se corrompant moins que les Monarques, & les Peuples étant encore moins

dépravés que les uns & les autres, on a vu plus d'une fois sortir des ruines d'une Nation amollie le feu des guerres civiles, qui mit tout en combustion.

Les révoltés étant commandés par des Satrapes, ceux ci ne se proposoient point d'améliorer le sort des Peuples. Ils vouloient seulement que l'Empire changea de maitre. Les nouveaux Monarques, instruits par les calamités des derniers Rois d'Assyrie, mirent tous leurs sujets dans l'impossibilité de remuer. Ils accomplirent le plan du despotisme Assyrien, en ce qu'à titre de Souveraineté ils exigèrent le culte Divin. Les Monarques Babiloniens étoient persuadés, qu'à moins de jeter un Peuple dépravé & luxurieux, dans une bassesse de sentimens uniforme & absolue, on ne pouvoit jamais compter sur sa soumission. Quoique les ordres des Nabucodonosors & des Balthazars fussent extravagans, ils ne parurent pas tels à un Peuple qui ne respiroit que les plaisirs & les aisances de la vie. Les hommages divins ne furent point refusés à des Monarques qui étoient les propriétaires de tous les biens de leurs sujets. L'époque de la seconde race des Rois de Babilone & d'Assyrie, étant celle de la dégradation de notre espèce, elle fut très courte en

comparaison de la première, qui ne servit que d'acheminement à celle-ci. On voit toujours finir la pièce au dénouement de la principale intrigue.

§ 6. *Le respect filial, principe de la Chine.*

**L**E respect filial, étant changé parmi les Chinois en constitution nationale, ce Peuple résista par la force de son principe aux effets funestes des révolutions qui avoient anéanti l'Empire des Assyriens & des Babiloniens; il ne fallut point sortir de la juridiction de la nature, pour rendre à un père représentatif de toute la peuplade les devoirs attachés à un père naturel. On établissoit dans ce pays une échelle de devoirs naturels, qui commençoit avec le père de famille & qui finissoit par la personne de l'Empereur. Ce gouvernement formé sur le modèle de l'état domestique ne fut propre qu'à une Monarchie naissante. La Chine perdit la pureté de son principe, à raison de ce que ses frontières furent plus reculées.

L'autorité paternelle n'a pleinement lieu

que dans la minorité des enfans : Sont-ils une fois majeurs & chefs de famille, le père n'a plus sur eux qu'autant de pouvoir qu'ils veulent bien lui laisser. Il en est de même d'un Peuple, qui, par la jonction de plusieurs Provinces étrangères, s'est accru en force & en richesses. Dès que les Provinces les plus éloignées se peuvent maintenir elles mêmes, elles sont tentées de se soustraire à l'autorité Souveraine toutes les fois que cette autorité leur est à charge. C'est le cas de la Chine, qui par l'exécution la plus vigoureuse des Loix, & par une police des plus exactes, doit veiller au maintien de la tranquillité & de l'abondance, dans les Provinces qui sont sur les frontières de l'état. Vous aurez toujours le plus de peine de diriger le cours d'un grand fleuve, & d'en arrêter la rapidité, dans les endroits qui sont les plus proches de son embouchure.

### § 7. COUTUMES de la Chine.

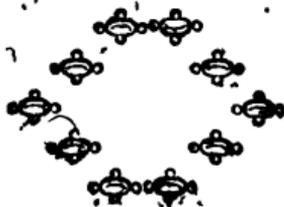
**D**ES que les forces naturelles des principes publics ne subsistent plus, on leur substitue celle des coutumes. On augmen-

ta & on aggrava tant les rites de la vie publique & de la vie privée des Chinois, qu'on les força de conserver du moins l'extérieur de la constitution nationale. Le savoir & le mérite qui ouvrent tout seuls le chemin aux honneurs, joint au grand nombre de réglemens politiques & moraux, fervent à rectifier le gouvernement de la Chine; & pour moderer le despotisme des Empereurs, on transmet à la postérité leurs bonnes & leurs mauvaises actions. Il manquoit à l'Egypte un Confucius ou Directeur de police générale, qui exerce encore aujourd'hui cet important employ à la Chine. Les leçons de ce Sage, ne contenant aucun dogme religieux, furent par là même préférables aux livres des Prêtres Egyptiens. Come les idées religieuses du Chinois sont très simples, ils se présentent la Divinité sous l'image du Ciel visible; & l'Empereur étant le Souverain Pontife, il n'y a aucune concurrence de droit religieux & civil. On ne fait que tolerer l'idolatrie à la Chine; au lieu qu'elle fut en Egypte & en Assyrie une constitution fondamentale de l'Etat.

Le grand ressort du gouvernement Chinois consiste dans l'uniformité du caractère national: Cette uniformité est telle qu'elle

aprouche du moral. L'imitation & l'habitude font toujours les garants les plus sûrs de la pureté des mœurs nationales. Les opinions étant sujettes à un grand nombre d'explications fausses & ridicules, elles n'ont que des effets foibles ou infructueux, au lieu que des coutumes nationales, imprimées dans l'enfance, contractent la force des principes pratiques, & influent dans le cours ordinaire de la vie. Si l'orgueil national est une fois intéressé à l'observation de ces rites, chacun les maintient avec une passion jalouse. Mais comme les meilleures choses s'altèrent à la longue, les rites, à force d'être multipliés, rendent enfin le caractère national plein d'affectations maniérées & cérémonieuses. Les mœurs chinoises ne sont pas moins surchargées de petits usages gênans, que leurs édifices le sont de vains ornemens.

*La suite le mois prochain.*





## E S S A I

*Sur l'Utilité des Découvertes par rapport au Commerce.*

**C'**EST une chose fort commune d'entendre dire aujourd'hui, parmi les gens qui passent même pour avoir de l'esprit, que les découvertes sont inutiles; que l'Amérique n'est pas si avantageuse à l'Espagne qu'on le croit; qu'elle s'est appauvrie d'habitans pour la peupler & pour s'y foutenir; & qu'enfin, quand même on découvriroit des terres qui donneroient de l'or & de l'argent, on n'en seroit pas pour cela plus advantagé, parce que l'or & l'argent doivent diminuer de valeur en Europe a proportion du produit des nouvelles mines qu'on découvre. On ajoute qu'un Etat n'en devient pas pour cela plus puissant, puisque FRANÇOIS I. représentoit en Europe tout autant de puissance avec quatorze millions de revènu, que LOUIS XIV. avec deux cent. On conclut de là qu'il est inutile & même préjudiciable de faire des découvertes.

On ajoute que les fraix nécessaires pour

de pareilles entreprises, sont très considérables; que ceux qu'il faut faire ensuite pour s'établir dans les pays qu'on a découverts sont immenses, & qu'on ne peut pas empêcher les autres Nations de s'y établir également; ce qui prive de l'exclusif du Commerce, & par conséquent de tout le profit qu'on pourroit s'en promettre.

Pour se convaincre de la foiblesse de ces raisonnemens, il n'y a qu'à jeter les yeux sur la Hollande, examiner les principes de cette république, réfléchir sur la foiblesse de ses commencemens; considérer par quels moyens elle a pu soutenir une guerre de cinquante ans contre la puissance la plus formidable de l'Europe; comment un petit coin de terre, qui n'est pas si grand qu'une des Provinces de la France, a fait la guerre à la fois à la France & à l'Angleterre sans en être écrasée; comment il a été compté dans la balance politique, comme un des plus grands États; ses Villes sont très peuplées & très florissantes, sa navigation est immense, ses ressources ont paru inépuisables, & ses richesses relatives ne sont pas moins grandes que celles des plus puissans Royaumes de l'Europe.

Or la Hollande n'est montée à ce haut

degré de puissance, que par les découvertes qu'elle a faites, ou ce qui revient au même, par la conquête des découvertes faites par les Portugais.

Il est certain que toutes les grandes découvertes ne peuvent se faire sans la navigation; que la conquête des pays qu'on découvre, ne peut s'obtenir, que par la navigation; que les établissemens qu'on y fait ne peuvent se faire que par la navigation; & que la navigation apporte nécessairement le Commerce, l'argent & la puissance.

Il ne faut pas supputer l'utilité des découvertes sur l'abus que des Nations peu commerçantes en ont fait, il faut la calculer sur le bon usage que d'autres Nations industrieuses en ont su faire

L'Espagne a fait presque un désert du continent de l'Amérique. Pour y cimenter sa puissance, elle a presque détruit tous les anciens habitans. Elle a cru qu'il valoit mieux les égorger, que les civiliser, les détruire, que les gouverner; bientôt après, elle s'est trouvée la maîtresse d'un pays immense, mais dévasté; de fruits très riches sans avoir des mains pour les recueillir; de trésors inépuisables, sans avoir des bras pour les rechercher dans le sein de la terre.

Pour posséder l'or & l'argent, elle a détruit les hommes qui font une marchandise de première nécessité, bien plus précieuse que l'or & l'argent. Elle a été ensuite obligée de se dépeupler pour repeupler ses conquêtes, d'acheter à grand frais l'espèce humaine qu'elle avoit anéantie sans en connoître l'utilité, & de substituer à des hommes policés, civilisés, assujettis à des Princes, à des Loix, à des Dieux, tels que les Méxiquains & les Péruviens, des Nègres qu'il a fallu acheter & transporter à grands frais des Côtes d'Afrique, dans l'Amérique.

Elle a détruit ainsi premièrement le pays conquis, ensuite le pays conquérant. Fière de ses trésors, elle n'a pas voulu se donner la peine de les faire valoir par le Commerce: Elle en a abandonné le profit aux autres Nations, qui les ont attirés par leur industrie. Elle ne voyoit que les mines, & ne voyoit point les hommes. Bientôt elle a été obligée de donner la plus grande partie de ses mines pour acheter des hommes.

La Hollande au contraire cherchoit dans le pays découvert ou conquis, premièrement les hommes & le Commerce; ensuite l'or, & les marchandises précieuses. Voulant être la seule en possession de cer-

tains fruits précieux, elle n'a pas détruit les habitans des terres qui produisent ces fruits, elle les a obligés à détruire en partie les arbres qui portoient ce fruit. Elle n'a pas voulu se rendre la maitresse de ces vastes pays; elle n'a voulu que s'y établir puissamment. Elle a fait des habitans de ces mêmes pays, des voisins & non pas des esclaves. L'humanité se révolte contre l'esclavage, & s'accoutume insensiblement au voisinage des gens qui ont même d'autres mœurs, d'autres loix, d'autres Dieux. Ce voisinage même n'est-il pas par tout l'ouvrage de la Nature? La Hollande s'y est solidement établie par des forteresses; elle a contracté des alliances; elle a voulu se rendre l'Arbitre, non pas la Souveraine, elle a laissé à tous ses voisins la liberté d'avoir leurs Princes, leurs Loix, leur Religion.

Elle a ainsi conservé les hommes, & par conséquent les besoins des hommes, besoins qui constituent le Commerce. Elle a pris leurs marchandises, & leur a donné les siennes en échange. Elle a nourri les habitans de l'Europe avec les productions de l'Asie, ceux de l'Asie avec les productions de l'Europe; elle a habillé l'Asie des manufactures d'Europe, l'Europe des manufactures d'Asie. Maitresse de ses échan-

ges, elle s'est rendue l'entrepot du Monde connu, le centre du Commerce, & par conséquent de l'argent, & le canal par où passent nécessairement les richesses des quatre parties de la terre.

Le but des découvertes ne doit donc pas être l'or, l'argent & les pierreries fines; elles doivent avoir en vue de trouver dans de nouveaux hommes, de nouveaux besoins.

Toutes nos marchandises deviennent d'abord des besoins pour des peuples qui n'en avoient aucune connoissance. On s'accoutume aisément à ce qui nous donne des commodités dans la vie: Les arts, les manufactures de ces peuples, leurs modes inconnus, singulières, deviennent aussi des besoins pour nôtre luxe.

Le Commerce ne consiste que dans les besoins mutuels, qu'ont les différentes Nations qui habitent la terre.

On connoit les besoins des Nations qui sont connus. Le monde que nous connoissons, & qui fournit au Commerce par ses besoins, est l'Europe presque entière, une petite partie de l'Amérique, une grande partie de l'Asie, une portion de l'Afrique.

Il ne seroit peut-être pas difficile de calculer les besoins des Nations dispersées dans

les quatre parties de la terre que nous connoissons. Il seroit même possible de supputer quelles sont les Nations qui fournissent le plus à ces besoins, en répandant & voiturant dans une région, les productions des autres.

Ces calculs nous mèneroient à connoître que tout est pris aujourd'hui dans le Commerce. Nous verrions par là quels sont les peuples qui possèdent les moyens de fournir à la plus grande partie des besoins du Commerce, soit par leur navigation, par le produit de leurs terres, soit par leurs manufactures. Nous verrions aussi les difficultés presque insurmontables; qu'on trouve à enlever à une Nation ce qu'elle fournit au Commerce, & combien de travail, de dépenses & de risques on doit essuyer pour y parvenir dans une partie, puisque ces Nations conservent ces acquisitions avec tant de jalousie, qu'elles n'hésiteroient point à compromettre pour les conserver, la vie de leurs Citoyens, toutes leurs richesses, leurs libertés, & la forme même de leur gouvernement.

Il est donc plus sensé d'aller chercher de nouveaux peuples, qui donneroient de nouveaux besoins au Commerce, pour se mettre en possession de fournir à ces be-

soins, que de tâcher de dépouiller les autres Nations de ce qu'elles ont obtenu par la suite des tems ; ou par la situation & le climat de leurs terres, ou par les productions que la Nature leur a données & a refusées aux autres ; ou par leur travail ; leur sagesse, & leur industrie.

De plus, toutes les Nations de l'Europe, se sont aujourd'hui tournées du côté du Commerce. On examine, on réfléchit ; on balance par tout. Par tout on fait des réglemens pour ne pas excéder dans ce qu'on tire du Commerce, ce qu'on lui fournit : Chaque Nation veut à proportion de son pouvoir, se mettre en égalité de Commerce avec ses voisins, & cette grande attention qu'on donne par tout au Commerce le restreint toujours plus, puisque ce n'est que la négligence, l'orgueil, la paresse ou l'ignorance d'une Nation, qui rendent florissant le Commerce des autres.

Si cet œil politique qui dans tous les Etats de l'Europe, s'est aujourd'hui fixé sur le Commerce, continue de même à veiller sur ce qu'il peut faire par ses propres forces, & sur ce qu'il peut enlever aux autres ; si la connoissance du Commerce s'étend toujours plus ; si l'esprit de  
balance

balance & de calcul augmente à proportion des lumières qu'on acquiert tous les jours; il est à présumer que toutes les Nations se trouveront bientôt vis à vis d'elles mêmes dans le Commerce, & que chacune sera contrainte de régler le sien sur la seule & mince ressource de ses productions pour les articles de première nécessité.

Celles qui ont été traitées peu favorablement par la nature, doivent donc se réveiller indispensablement, & chercher de nouveaux hommes, ou ignorans, ou paresseux, pour profiter de leur paresse, de leur ignorance, & trouver dans le monde qui n'est pas connu, des ressources qui peuvent lui manquer bientôt en Europe.

La nécessité des découvertes pour un Etat commerçant, ou qui veut le devenir, étant une fois démontrée par des raisonnemens si solides, il n'est plus question que d'examiner ce qu'il y a aujourd'hui à découvrir dans notre Globe, & la manière dont il faut s'y prendre. Il est nécessaire d'abord de se former une idée générale des découvertes, avant que d'entrer dans le détail des moyens qu'on peut employer pour y parvenir utilement.

Les découvertes qu'on peut tenter aujourd'hui sont 1°. un cinquième continent qui

doit se trouver dans ce qu'on appelle *Terres Australes*, répandues entre le Cap d'Horn & celui de Bonne-espérance. L'existence de ce continent est décidée par tout ce qu'il y a de Navigateurs & de Géographes. Ces terres doivent s'étendre depuis les vingt, les trente & les quarante degrés, jusqu'au Pole Antarctique.

2°. Les terres qui sont au Nord du Japon, le grand Jesso, & ce qu'on doit trouver entre l'extrémité de la Tartarie Septentrionale & l'extrémité de l'Amérique.

3°. Un passage par la Baye d'Hudson aux Indes Orientales & un passage par la Mer glaciale à la Chine, en tournant le Japon. Comme ces deux passages, & en particulier ce dernier abrégeroient de beaucoup la route de l'Europe en Asie, ils seroient d'un profit immense pour la Nation qui en feroit la découverte, tant par la commodité de la navigation que par les nouveaux peuples qu'on pourroit découvrir en chemin.

4°. En Amérique même il nous reste à découvrir tout ce qui est entre la Cordillère, le Détroit de Magellan, & la rivière des Camarons, pays immense qui doit renfermer de grandes richesses, qui est habité en partie par les Arauques, par

les Patagons, & par une grande quantité d'autres Nations sauvages ou inconnues.

5°. Le grand continent de l'Afrique, qui est entre les sources du Nil, & le Cap de bonne-espérance.

6°. Tout ce qu'il y a d'Isles répandues dans la Mer pacifique, en remontant vers le Nord, & en déclinant au midi. Ce qu'il y a de terres dans les différentes parties du Globe qu'on vient d'indiquer sont aussi étendues que le monde qui nous est connu.

L'avantage des découvertes en général étant vilible, & un Législateur étant déterminé à s'y appliquer, il est question de voir laquelle est la plus intéressante.

La situation du pays dont les habitans, ou l'esprit du Législateur se détermine à entreprendre les découvertes, n'entre pas peu pour décider laquelle des découvertes qu'on peut projeter, lui seroit la plus avantageuse.

On entend parler ici des Nations qui ont une marine, & une navigation puissante. Ces Nations seules peuvent entreprendre les découvertes.

En général celles qui sont plus à portée de la Nation qui veut les tenter, lui seront les plus utiles.

Il paroît que le passage aux Indes Orientales par la Mer Glaciale, conviendrait mieux aux Nations du Nord, qu'à celles qui sont plus au midi. Le passage aux Indes Orientales par la Baye d'Hudson, conviendrait mieux à l'Angleterre & à la Hollande qu'aux autres Nations navigantes.

La découverte des Terres Australes conviendrait mieux aux Nations qui ont de puissans établissemens à portée de ces Terres. Les Espagnols, les Portugais & les Hollandois sont dans ce cas. On peut dire la même chose pour les découvertes à faire dans la Mer Pacifique.

Celles qu'on pourroit faire dans l'intérieur de l'Afrique, conviennent généralement à toutes les Nations qui ont des établissemens considérables sur les côtes de ce continent.

Mais comme les Nations qui ont de grands établissemens dans les pays découverts, ou elles peuvent à peine se soutenir, sont dans le cas de conserver, plutôt que dans celui d'acquiescer; les Nations qui ont une bonne marine & une navigation bien établie; & point d'établissemens, ou très peu, dans les autres parties du globe, sont celles qui doivent, le plus s'appliquer aux découvertes.

C'est là le moyen unique de mettre le Commerce au pair avec les Nations les plus puissantes dans le Commerce, & de les élever dans la balance politique.

C'est au Législateur à bien choisir les moyens pour réussir dans ces entreprises, pour en retirer le profit qu'on se propose.

Ces moyens roulent 1<sup>o</sup>. Sur le choix qu'on fera des Navigateurs.

2<sup>o</sup>. Sur les instructions qu'on donnera à ces Navigateurs.

3<sup>o</sup>. Sur la conduite qu'on aura à observer dans les pays qu'on aura découverts.

Les premiers détermineront la qualité, la quantité & la force des Navires qu'on pourra y employer, & tout le détail des équipemens nécessaires, le choix des hommes & les autres préparatifs semblables.

Les seconds décideront des parages où l'on veut aborder, des routes qu'on doit tenir, des observations nautiques & astronomiques qu'on devra faire, des attentions qu'on aura pour reconnoître, non seulement les côtes, mais l'intérieur des terres & leurs productions, de la conduite qu'on gardera avec les habitans, suivant leur caractère, des mesures à prendre pour s'établir, & tout ce qui concerne la qualité de l'établissement.

Les troisièmes determineront sur les premières connoissances qu'on aura des découvertes qui seront faites, les moyens qu'on doit employer pour s'y soutenir vis à vis les habitans, & vis à vis les autres Nations d'Europe, pour exclure ceux ci, pour s'allier & se rendre ami de ceux là, pour s'approprier autant qu'il sera possible les productions les plus riches, & les échanges les plus importans, & pour s'affermir dans les meilleures terres, dans les Ports les plus assurés, sur les rivières les plus navigables, sans employer la violence, mais plutôt la ruse & la politique, comme des Commerçans qui veulent s'établir, & non comme des Conquérans qui veulent détruire.

Ils vaut mieux avoir les richesses des terres découvertes par des échanges, qui forment peu à peu des liens de société, de voisinage & de confiance mutuelle entre les deux Nations, que de les avoir par des conquêtes. Ce dernier moyen est incertain. Il l'est d'autant plus aujourd'hui que toute l'Europe a les yeux ouverts sur les avantages du Commerce, & que les Nations navigantes, pour profiter des découvertes des autres, pourroient aisément dépouiller de leurs établissemens, les Peuples qui seroient haïs par les Naturels du

pays découvert, & avec lesquels ils seroient en guerre.

Si on peut avoir leur or pour des bagatelles d'Europe, pourquoi chercher & envahir les mines pour les fouiller par des travaux pénibles & des dépenses bien plus considérables. Ces travaux & ces dépenses, on doit les laisser faire aux habitans du pays découvert, & échanger avec eux leur or, sans avoir d'autre peine que celle de le prendre.

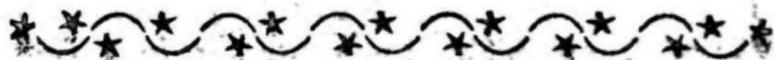
Comme un Commerçant doit prendre un intérêt constant à proportion de ses moyens, à toutes les Lotteries qui se présentent, pour laisser toujours plusieurs portes ouvertes à la fortune; un Etat commerçant, ou qui veut le devenir, doit toujours sacrifier un certain fond pour les découvertes; elles sont une espèce de lotterie, où pour une petite quantité d'argent qu'on risque, on peut s'enrichir tout d'un coup.

Les découvertes peuvent seules aujourd'hui faire atteindre un Etat qui veut s'agrandir dans le Commerce, au suprême degré de richesses & de puissance, où sont parvenues par des travaux immenses deux ou trois Nations de l'Europe.

Attendre leur décadence pour s'enrichir

chir de leurs dépouilles, pour s'établir sur leurs débris, c'est une espèce de folie politique. Employer les mêmes moyens qu'elles ont mis en œuvre pour parvenir à l'état florissant où on les voit aujourd'hui, c'est l'entreprise d'un grand génie qui vise au sublime du Commerce par le grand chemin qui y conduit, & non par des détours incertains & difficiles. Le meilleur de ces moyens est d'entreprendre des découvertes.





## S U I T E

*Des Réflexions sur les principes de la végétation & de la fécondité des Terres.*

**L'**EDUCATION des plantes consiste en plusieurs opérations, les unes ont pour objet l'abondance, les autres la beauté, la serpette qui coupe les branches gourmandes de l'espalier, ménage celles qui annoncent du fruit, c'est la beauté seule du fruit que le jardinier a en vue ou le coup d'œil de l'espalier; mais lorsqu'il arrache de mauvaises herbes qui gênent la respiration des plantes nécessaires, qu'il laboure la terre qui les environne, il a en vue l'abondance & la qualité de la plante, il détermine la fécondité des terres à son avantage. Le laboureur fait la même opération lorsqu'il sarcle ses emblaves à la main ou avec le cultivateur, pour en ôter les plantes nuisibles qui étouffent ses moissons, & les privent de la substance dont elles se nourrissent; & lorsqu'il donne terre nouvelle, en passant un gros cylindre ou

le dos de la herse, après une pluie suffisante, pour briser les motes & recouvrir les racines des plantes qui pourroient être dégarnies, par ce moyen il se procure tout l'effet qu'il peut attendre de la fécondité de ses terres.

Pour bien favoriser cette fécondité, il faut prévenir les maladies des plantes qui ont plusieurs causes: 1°. la défecuosité des semences: 2°. la mauvaise préparation des terres: 3°. l'inattention sur le choix des terres, relativement au caractère des plantes: 4°. l'épuisement occasionné par les plantes parasites: 5°. l'excès de la chaleur, du froid, de l'humidité & une sécheresse trop constante: 6°. les incursions des insectes, qui causent des calamités publiques: 7°. la mauvaise administration des engrais: 8°. le mauvais choix du tems pour semer: 9°. enfin les différens météores nuisibles.

Ce dernier accident ne peut se prévoir dans les campagnes, un grêlon flétrit la tige d'une plante, y cause une pluie qui déränge le jeu des organes, le fruit ne peut venir à une maturité parfaite, des vents violens terrassent les arbres & les moissons sur tout, lorsqu'elles sont chargées d'eau.

Le tems propre à semer est sur-tout à

confidérer. Si on sème le froment trop-tôt il lève à merveille, parce que la terre a plus d'action, la saison étant moins avancée; mais lorsque le tems de pousser des épis arrive, il reste nain en partie, produit un faux épis, plat, mol, stérile, parce que la racine, pendant l'automne, s'est épuisée à pousser des feuilles qui ont diverti les sucs nécessaires à la fécondation. La paille de cette espèce d'avorton périt sur pied avant le tems de la récolte, ce qui n'est pas avorté, meurissant trop-tôt est frappé des rayons du soleil dans le tems que le grain est en l'air, la substance farineuse se cuit, devient transparente, le grain est retréci, c'est ce que nous nommons bled glacé, qui donne beaucoup de son, espèce de farine.

Si on sème trop tard, la rigueur de l'hiver affecte la plante qu'elle surprend dans un âge encore tendre, la fait périr ou la réduit en un état de langueur, qui ne lui permet pas de recevoir & de digérer les sucs de la terre, de soutenir les impressions de la chaleur, & de remplir les fonctions de la fécondation, le peu de grain que ces fromens tardifs fournissent, ne parvient point à une parfaite maturité, il est ridé, petit, noirâtre & sujet à la carie.

Il faut donc choisir un milieu auquel on ne peut donner de date à cause de la différence des climats & des terrains. Mais dans toute sorte de pays les terres bolaires, argilleuses, humides, de quelques couleurs qu'elles soient, veulent être semées les premières. Les glaiseuses, pierreuses & légères, les côteaux veulent être semés les derniers. Elles ont plus d'action & le développement est plus prompt, dans les terres qui s'ameublissent aisément, les sillons sont peu profonds, à cause d'une certaine fluidité commune à tous les corps secs & déliés, qui fait retomber la crête du sillon, ce qui suspend la semence trop superficiellement. Pour obvier à cet inconvénient, il est nécessaire de semer immédiatement avant le dernier coup de charrue; par ce moyen qui épargne beaucoup de semence, tous les grains se trouvent recouverts suffisamment de terre, pour être à l'abri de la voracité des oiseaux & des injures de l'air. Le développement du germe se fait plus lentement & avec plus d'avantage: La charrue à semoir, garnie d'une espèce de tambour, remplit assez bien cette indication.

Il est avantageux de semer par un tems serein & frais, la terre ne perdant pas alors son humidité naturelle, enveloppe le

grain avec plus d'exactitude & l'entretient dans un état de mollesse nécessaire à la germination. Lorsqu'il fait trop chaud la terre aride dessèche la semence, la rend souvent infructueuse, ou ralentit au moins son développement: Si on sème par la pluie, le grain s'attache sur les mottes, au lieu de tomber par son propre poids dans le fond des sillons, la terre se durcit, empêche la plume de percer & la racine de s'épanouir.

L'engrais est un point essentiel pour la réparation des pertes que font les terres, il ranime leurs forces & facilite la végétation. On emploie utilement à cet effet les cendres, la suie des végétaux; les débris de leur putréfaction & de celle des animaux: Tous les excréments de ces derniers; les terres qui sont empreintes des sels vitrioliques, comme la marne, nitreux comme les plâtres muriatiques, comme les sables de la mer, toutes ces choses enrichissent la terre & la fécondent.

Mais les engrais ne doivent pas être indistinctement administrés, relativement à leur essence & à leur état actuel. Les fumiers, qui sont les principaux engrais, doivent être consommés en plus grande partie par une fermentation dont la chaleur ait été modérée par une quantité suf-

fiante d'humidité, & qui les ait réduits en un état de pâte & non comme les engrais blanchâtres; dans ce dernier cas la trop grande chaleur a dissipé tous les sels volatils & les huiles légères: Ils ne contiennent que très-peu de principes.

On ne doit pas employer les fumiers au sortir de l'écurie, 1°. parce que l'humidité nécessaire à la putréfaction & à la combinaison des principes est dissipée promptement par l'air, auquel ils présentent beaucoup de surface, & il ne reste que la paille qui est mêlée à la terre, souvent plusieurs années avant de se détruire.

2°. Parce que les mauvaises graines, qui ont été poussées par le vent dans les pailles & celles qui proviennent du foin, n'ont pas été détruites par la chaleur de la fermentation: Conséquemment en répandant les fumiers dans les guérets, l'on y sème des plantes nuisibles.

Les fumiers que l'on conduit sur les fain-foins, les luzernes & autres plantes, dont on fait des prairies artificielles, doivent être réduits en terreau & seulement en pâte pour les terres labourables; plus les terres sont humides, moins il faut que les fumiers soient consommés, & au contraire pour les terres arides, il faut qu'il

le soit entièrement, & suivant les gradations pour les autres terres.

Les fumiers que l'on fait en répandant des pailles dans des endroits fréquentés, ont très peu de mérite, il faut l'urine & les autres excréments des animaux, pour bien développer les principes nécessaires à la fermentation, parce que les pailles ne contiennent pas assez de parties salines & huileuses.

L'effet des fumiers est bien sensible dans le champ de celui qui a négligé de répandre promptement les tas. Les petits cantons de dépôt fournissent un bled fort, vigoureux, élevé, bien grainé, tandis que celui qui l'environne languit dans un état d'humilité, étant privé des secours prodigués au premier.

La marne est un excellent engrais, elle enrichit la terre par les parties salines que l'air développe, & elle la meuble par ses parties onctueuses & atténuées. La chaux réussit aussi souvent; ces deux objets sont trop négligés: Il y a peu de cantons où on ne puisse trouver de la marne; les parties salines de la marne n'y sont pas dans un état actuel au point de s'en dépouiller promptement; il faut le secours des imbibitions répétées, des pluies aidées de la chaleur pour les développer, & en for-

mer de nouvelles, ainsi que des plâtres dont on a extrait tout le nitre qu'ils contiennent, en fournissent de nouveau, lorsqu'ils ont été exposés à l'air pendant un tems suffisant; ce n'est cependant pas l'air qui y dépose ce sel; il est prouvé qu'il ne contient point de nitre, qui est une combinaison de l'acide marin, avec les matières huileuses, animalés, qui se fixent dans une base calcaire, & qui, à la faveur de l'humidité, monte dans les tissus de ces matériaux. Comme le plâtre est une matière poreuse, il est la matière la plus propre à le recevoir & à favoriser l'ascension du nitre.

Les excréments des animaux seuls contiennent beaucoup de principes dans un état de dissolution si exacte, qu'ils passent dans les organes de la végétation sans recevoir une grande altération. De-là vient que les vins produits dans des terrains fumés avec les vidanges des latrines, conservent un arrière goût détestable analogue à l'engrais employé; pour prévenir en partie cet accident, il faut employer avec beaucoup d'économie ce puissant engrais, & ne s'en servir que lorsqu'il est réduit en terreau dans un dépôt éloigné des villes.

La colombine semée sur les terres argilleuses y produit un effet sensible, les cendres & la suie des végétaux contiennent des parties salines tres-actives qui les rendent propres aux mêmes effets, il faut les répandre comme la chaux sur la surface des terres avec épargne & beaucoup d'égalité, de crainte que leurs sels trop abondans ne troublent l'ordre de la végétation & ne s'opposent à la fécondité, il en est des plantes comme des animaux; les sels aident la digestion de ceux-ci, & atténuant les mucosités des alimens & crispant légèrement les membranes de leur estomac, lui donnent plus de ressort; mais aussi l'usage inconsidéré des sels, occasionne de très-grands désordres. Il en est de même des plantes; les sels contenus dans les engrais divisent les sucs nourriciers, leur donnent plus d'action; les disposent à la fermentation; ils épargnent même une combinaison nécessaire pour la constitution de la plante introduite avec la sève, ils la disposent à une condensation plus exacte qui donne du ton à toutes les parties; mais de la trop grande abondance des parties salines, il résulte ordinairement que les plantes deviennent monstrueuses & ne fructifient point, & que les arbres

meurent apoplectiques par l'engorgement de la tête. Les insectes causent des ravages étonnans: Ces animaux cherchent dans la parenchime des feuilles, la substance de l'écorce & du fruit des plantes, leur asyle & leur nourriture. L'on a vu des armées de sauterelles, moissonner des prairies entières, des légions de chenilles, de limaçons & de hannetons, ronger tout dans une province, &c. Les uns déposent leurs œufs dans l'embryon du fruit, qui s'y trouve rongé par le vers qui est éclos, & qui acquiert des accroissemens mesurés avec ceux du fœtus, aux dépens duquel il vit jusqu'après leur parfaite maturité respective: Cet accident donne quelquefois des monstruosités singulières, tel que la prune sauvage, qui devient une vessicule verdâtre, veloutée, oblongue & déprimée, semblable à l'amende fraîche. La noisette, le gland, tous les fruits à noyaux, à pépin, la framboise, les graines légumineuses, sont sujettes à cet accident. Les moucheron s'attachent à l'écorce des plantes & à leurs feuilles, y déposent des millions d'œufs, l'irritation qu'ils y causent fait soulever l'écorce & rouler la feuille, qui se dépouillant de sa propre substance pour nourrir ces insectes, périt d'épuisement, & la perte entraîne la

ruine partielle, souvent totale des plantes, même des arbres.

Les souris sont encore un autre fléau ; non contentes de manger les semences, elles rongent pendant l'hiver les racines des grains échappés à leur avidité, pendant l'Été elles montent le long de la tige des grains jusqu'à ce que le poids de leurs corps fasse fléchir & tomber l'épi avec elles, elles le coupent & l'emportent dans leurs terriers pour nourrir leurs familles.

On remédie au détordre causé par les souris, par le moyen des chiens dressés, qui lors qu'elles marchent derrière la charue, étranglent toutes celles que le fer découvre ; en noyant ces animaux dans leurs trous avec de l'eau que l'on y porte, lorsque le Ciel n'en fournit pas assez dans les orages & les dégels. Mais le moyen le plus sûr est d'empoisonner le grain avec du verd-de-gris, que j'emploie avec succès ; je ne doute pas que l'arsenic ne soit un moyen plus efficace, mais il faut faire des expériences, ou pour mettre en sûreté la vie du Citoyen, ou au moins pour détruire le préjugé, fléau des arts & des sciences.

L'on pare aux accidens causés par les moucheron & les chenilles, en détruisant les dépôts de leurs œufs en Hiver & au

Printems, ou en parfumant les plantes chargées de leurs produits avec des vapeurs sulphureuses ou mercurielles les arroser avec une décoction de tabac, même en tamisant sur les choux de la poudre de tabac.

La fumée âcre & épaisse des herbes vertes brulées dans la Campagne pendant un tems couvert, & poussé par un vent favorable sur la surface d'une plaine, est capable de faire périr les mêmes insectes qui la désolent.

Les vicissitudes des situations de l'atmosphère sont très favorables, lors qu'elles se succèdent lentement & dans les tems naturels; mais lorsque le froid, le chaud & la pluie sont respectivement trop constants, ou qu'ils diminuent ou prolongent leur marche, il en résulte une stérilité. Le froid fait périr la jeune plante en faisant faire diversion à ses sucs, les vaisseaux se rompent, plus de circulation, tout est anéanti; si le froid est moins violent tout reste dans l'inaction, & lorsque le chaud trop lent vient ranimer les plantes engourdies pendant un trop long Hiver, ou un froid accidentel, il les trouve nouées, le développement ne peut se faire, elles ne peuvent parvenir à une parfaite maturité, elles sont rabougries parce que leur ensemble n'a pu prendre de proportion.

La trop grande chaleur continuée agit sur la substance des plantes, en exprime les sucs nécessaires à leur entretien, même à leur conservation; elles périssent si quelques pluies douces ne viennent à leur secours: La pluie naturelle a trois avantages: 1°. Elle fournit son contingent pour la subsistance de la plante. 2°. Elle répare la trop grande perte occasionnée par la chaleur. 3°. Elle tempère l'ardeur de l'air, & donne le tems à la plante de profiter de ses présens, une petite pluie suivie d'un soleil ardent, ainsi que l'arrosement mal entendu d'un jardinier, loin de tendre au bien, ne fait qu'atténuer la substance de la plante & aider la chaleur à la priver de ses principes, c'est sur ce fondement qu'est établi l'art de blanchir la cire & la soie, desquelles il est intéressant d'emporter une matière colorante.

Les pluies trop continuelles & trop abondantes, détruisent la végétation & anéantissent la fécondité des terres. 1°. L'air ne peut fournir des principes vivifiants à une si prodigieuse quantité d'eau. 2°. La pluie devenue surabondante, empêche le jeu des autres principes qui se désunissent par dissolution, d'où naît la destruction des graines & des jeunes plantes. 3°. L'a-

bonnance de l'eau sur la surface de la terre la délaye, se charge des principes salins & huileux, formés ou apportés par l'air & les engrais, les entraîne avec elle ainsi qu'une partie de la terre la plus propre à la végétation. 4°. Enfin l'eau par son poids entraîne avec elle les molécules de la terre, les serre l'une contre l'autre & comprime leurs tissus de façon, que les plantes ne peuvent se développer, le jeu de l'air est interrompu, & le peu de chaleur dont l'air est chargé pendant des pluies continuelles, ne peut réparer les torts qu'elle cause.

Tous ces accidens ne peuvent être parés dans la Campagne, le jardinier seul qui n'a qu'un point de terre à cultiver, efface le froid par des abris, fait dévancer en sa faveur la douceur du printems par la chaleur du fumier : Il tempête l'ardeur du soleil par des couvertures qui brisent ses rayons, sans intercepter le concours de l'air, il répare la perte qu'occasionne la chaleur par des arrosemens légers; mais le laboureur attend tout du Ciel.

Les plantes parasites qui croissent sur les autres plantes & ne vivent que de la substance qu'elles en tirent, ou celles qui vivent également de la nourriture qu'elles

tirent de la terre à laquelle elles tiennent par leurs racines, & de celles qu'elles tirent des plantes auxquelles elles s'unissent en les embrassant, ou enfin celles qui vivent isolées, mais qui avoient de trop près des plantes plus nécessaires, s'opposent toutes aux progrès de la végétation des plantes utiles qui font l'objet du cultivateur & à la fécondité des terres relativement à l'avantage de la société: Il est donc important de détruire ces plantes parasites qui vivent toutes des sucs nourriciers, qui seroient réversibles aux plantes nécessaires.

Le mauvais choix des terres, relativement au caractère des plantes, est assurément un abus trop commun. Tel laboureur veut cultiver du froment dans une terre qui ne peut donner que du seigle, il employe un tems considerable pour cultiver, il dépense beaucoup en engrais inutiles, en semences chères, & il ne recueille rien ou peu, au lieu que s'il avoit cultivé du seigle dans son terrain, il seroit très bien venu, après une légère culture, sans engrais, & une dépense modique de grains. Dans le premier il pourra avoir dépensé trente & recueilli six; tandis que dans le second, le seigle qui auroit exigé neuf de

dépenses, auroit procuré quinze de produit, il y a vingt quatre de perte réelle en semant du froment dans cette terre faible, qui donnera six de bénéfice en seigle.

La mauvaise préparation des terres est un puissant obstacle à leur fécondité. Le cultivateur ne peut trop s'appliquer à diviser la terre, détruire les racines de mauvaises plantes qui la tient, & par un nombre suffisant de labours, toujours relatifs à la constitution, la mettre en état d'envelopper les semences, d'être pénétrée de l'air, de recevoir les pluies & de permettre les développemens de la végétation.

La défec-tuosité des semences est une cause sensible du défaut d'abondance, défaut qui s'oppose aux efforts de la fécondité des terres; on ne peut être trop exact sur le choix des semences; il faut que la précaution aille jusqu'au scrupule; cette précaution consiste à ne se servir que de graines parvenues à une parfaite maturité: Celles qui ont acquis cette perfection dans une terre aride, sont excellentes pour être semées dans des terrains plus gras, plus humides, il est nécessaire de dépouiller les semences de toute autre semence étrangère. Toutes celles que l'on sépare sont autant d'ennemis détruits. Cette séparation se fait sur pied lorsque les mois-

sons sont encore sur terre, l'on arrache tout ce qui vient mal & est généralement étranger, pour ne moissonner ensuite que le bled d'éte, ou apres les moissons l'on fait la même opération dans les gerbes que l'on a détournées à dessein, dans une partie de la grange, ou en plongeant la semence dans l'eau, tout ce qui surnage est à rejeter par le crible à trémie simple ou à trémie composée d'un ventilatens attaché à l'axe de la roue & d'une espèce de blutoir, ou enfin en ruant les grains, cette opération se fait en lançant avec une pelle fortement en l'air la graine qui décrit une parabole. Les grains qui ont un poids spécifique reçoivent une impression différente de la résistance de l'air, les pierres & les petites mottes de terre contenant moins de volume, respectivement à leur poids, décrivent une ligne plus considérable, parce qu'elles déplacent moins d'air & vont se réunir à l'extrémité, les grosses graines se rassemblent, ensuite les grains maigres, les paillettes restent au pied de celui qui rue, tandis que la bonne semence forme un comble dans le centre. Cette méthode est la plus exacte de toutes & la moins couteuse.

Il suit, de tout ce qui vient d'être dit, que la fécondité des terres est la suite d'une

végétation abondante, que les principes élémentaires sont les mêmes que ceux de la végétation, & que les principes secondaires sont les causes & les accidens qui la favorisent; que les causes qui déterminent la fécondité des terres sont les engrais, que les accidens qui les fécondent, sont la culture & l'impression des différens états du Ciel; & comme l'administration des engrais & le mélange des terres fait partie d'une culture entendue, il faut conclure que la culture des terres est le vrai principe de leur fécondité.



---

CONTINUATION de la Description de  
Kamtschatka.

## S E C O N D E P A R T I E.

*Qui contient l'histoire naturelle de ce Pays.*

---

## DU CLIMAT ET DU TERROIR.

**L**E Sol est fort inégal. Aux rives du fleuve Kamtschatka il se trouve d'excellentes racines & des bayes, qui peuvent tenir lieu de pain. Il y a abondamment de bois tant pour la Construction des maisons & des Cabanes, que des Vaisseaux. Malgré les neiges qui y tombent, il y a apparence que les bleds d'hiver & de Mars y pourroient prospérer, parcequ'elles se fondent assez tôt, & que le printems n'y est ni si pluvieux, ni si nébuleux qu'ailleurs.

Les Plantes potagères n'y viennent pas toutes également. Les plus succulentes ne donnent que des feuilles & de l'écorce. La Laitué & le Choux ne forment jamais

---

des têtes, & les pois fleurissent toute l'année, sans donner d'écoses. Mais les raves, & les racines de toutes sortes croissent à merveille.

Le foin y croit à une telle hauteur, & est d'une si bonne qualité que dans toute la Russie il n'y en a pas de semblable. Près des Rivières & des lacs de même que dans les places ouvertes des bois, il monte à la hauteur d'un homme, & avec tant de promptitude, qu'on peut le faucher trois fois l'année. Quoique cette herbe soit grossière & longue, & quelle soit une méchante espèce de foin, néanmoins le bétail qui s'en nourrit en devient gras, & gros, & donne beaucoup de lait. On ramasse ce foin par tas, & on le laisse sur les Champs durant l'hiver, où les bêtes vont manger ces provisions. Car les lieux où croit cette herbe si haute ne sont pas ordinairement couverts de tant de neiges comme ailleurs.

Dans certains lieux aux côtes de la mer Orientale, l'Auteur croit le terroir stérile, & incapable de toute culture, excepté peut-être pour l'orge & l'avoine.

Il croit, que si l'on s'avisait d'établir la Culture du bled autour du torrent Bilstroi, le sol seroit si fertile, qu'il en rapporteroit pour l'usage de tout le pays.

Mais en extirpant les bois par le feu, il seroit à craindre, que la Z beline & autres animaux qui dorment tant de pelletées précieuses n'en fussent chassés parcequ'ils haïssent la fumée; & d'ailleurs on se priveroit de bois, production d'une indispensable nécessité, tant pour la préparation du sel, que pour encâquer & sâler les poissons.

Le bois se trouve plus de 30 à 40 Werstes loin de la mer, près des sources des rivières, ou il croit des bouleaux, des Aulnes, & des Peupliers, dont se servent les habitans pour la bâtisse de leurs maisons & de leurs Navires. Mais ces bois sont d'un transport très couteux, en sorte qu'une simple Cabane coute 100. Roubles & plus, & une Chaloupe de Pêcheurs 5. Roub'es. C'est sur les bords du Bilstroi que se trouve le meilleur bois, surtout des Bouleaux, a cause de leur grandeur. Il est singulier qu'un Batiment construit de cette espèce de bois lorsqu'il est lancé à la mer, s'y enfonce tellement, qu'il semble qu'on ne sauroit jamais le charger d'avantage, sans risquer qu'il ne plonge. Mais lorsqu'il est chargé il entre bien moins dans l'eau, qu'aucun navire de tout autre bois, il vogue comme le plus frêle vaisseau, & gagne mieux le vent.

La côte orientale est aussi très riche en bois depuis le sommet des montagnes jusqu'au bord de la mer.

Lez Vicissitudes des saisons sont telles, que l'hiver & l'automne emportent la moitié de l'année, & même plus, en sorte que le printemps & l'été ne durent qu'environ quatre mois. L'hiver est temperé mais constant; & l'on ne sent ni des froids si excessifs, ni des degels si subits, comme à Jacuts en Sibérie. Le vis-à-vis tombe dans le thermomètre de *de l'Isle* entre le 160me. à 180me. degré, & dans le froid le plus excessif il descend jusqu'au 205me degré.

La Saison du printemps est plus agréable que celle de l'été, qui la plupart du tems est pluvieuse & froide, à cause des brouillards, qui viennent des montagnes voisines qui sont couvertes de neiges éternellement. La pluye est fort foible, & le tonnerre n'est pas fort non plus; il ressemble à un bruit souterrain. Les éclairs sont très foibles aussi. Le plus haut degré de chaleur est d'environ 180. dans le mois de Juillet.

Cette inconstance de la saison cause non seulement la stérilité du sol, mais empêche aussi les habitans de préparer leurs poissons, pour leurs provisions d'hiver. De dix poissons qu'ils exposent à l'air pour sé-

cher, il s'en conserve à peine un seul, parceque l'humidité continuelle engendre des vers qui les rongent.

Au Printems les rayons du Soleil font tant d'impression, que les habitants en deviennent jaunâtres & bazannés comme les Indiens, & leurs yeux même en souffrent si fort qu'ils en deviennent presque aveugles. C'est pourquoi ils portent des couvertures avec des petits trous, ou des rets de cheveux noirs, afin d'en arrêter l'impétuosité. La cause de ce phénomène vient des vents orageux, qui chassent les particules des neiges ensemble & les glacent tellement, que les rayons du Soleil en sont comprimés, & tombent ainsi avec plus de force, sur les fibres de l'œil.

Les plus grandes richesses de ce pays consistent en pelleteries, & en poissons. Son plus grand désavantage, c'est le défaut de fer & de sel. Le premier vient d'autres lieux, & le sel est cuit & tiré de l'eau de mer. Les fraix de voiture du fer, & de la cuite du sel sont énormes. Le moindre fer coute jusqu'à deux roubles, & un pot de sel quatre.

## DES VOLCANS.

IL y a dans ce pays trois Volcans , l'*Awafschinski* , le *Tuibaschinski* , & le *Kaimtchatka*. Il s'en élève une fumée & des exhalaisons continuelles. Rarement il en sort des flammes. Le plus grand incendie arriva en 1737. qui cependant ne dura que 24. heures, & finit par couvrir tout le voisinage d'une grande quantité de cendres. Ces incendies sont ordinairement accompagnés de tremblemens de terre.

Outre ces Volcans il y a plusieurs lieux encore dont il sort des exhalaisons, & deux montagnes, qui ont entièrement cessé, de fumer & de brûler. L'une d'elles s'appelle *Biluschinski*, au pied de laquelle il se trouve un lac, dans lequel au mois de Mars, d'Avril, & de Mai, on prend une énorme quantité de harangs.

## DES SOURCES BOUILLANTES OU CHAUDES.

Quoique les Habitans fassent beaucoup de difficultés de montrer ces sources, par la raison qui sera rapportée dans la suite, on en a trouvé six; dont nous ne donnerons pas la Description détaillée.

Quelques

Quelques unes jettent leurs eaux comme des jets d'eau artificiels de la hauteur d'un pié à un pié & demi. D'autres se rassemblent dans des Etangs ou petits Lacs. Il y en a deux, qui sont si bouillantes, quelles sont remplies de vessies blanches, & font tant de bruit, que deux personnes, qui se parlent, ont peine à s'entendre. Les exhalaisons sont d'une telle épaisseur qu'à 7. toises de-là on ne reconnoit plus personne. La terre entre ces deux sources est molle & marécageuse; & cette eau se distingue des autres par une matière noire qui fume, & qui ressemble à l'encre de Chine; elle s'attache aux mains avec une telle ténacité, qu'il faut en se lavant, beaucoup de peine pour la détacher. On trouve à l'entour de l'argile, de la chaux, de l'alun, & du soufre de plusieurs couleurs. Dans toutes ces fontaines l'eau est trouble & épaisse; & à l'odeur, d'œufs pourris.

Les Kamtschadales sont dans l'opinion, que tous ces Volcans & ces fontaines chaudes sont des demeures d'Esprits, & s'en approchent avec crainte. Ils ont peur surtout de ces dernières, & ne les montrent jamais à un Russe, sans y être forcés. Leur étonnement, fut inconcevable, lorsqu'ils

virent des Voyageurs, qui y entroient, qui en buvoient, & qui mangeoient de ce qui étoit cuit avec ces eaux. Ils s'imaginoient, que ceux ci en mourroient infailliblement, & voyant, que cela n'arrivoit pas, ils le racontoient dans leurs Villages, comme des miracles, & confideroient les Russes comme des gens extraordinaires, contre lesquels les démons même ne fauroient rien gagner.

Quoique la couche de Terre soit si mince dans cette Presqu'Isle, & qu'il y ait apparence, qu'elle soit remplie de creux, il est étonnant, que l'on n'ait trouvé encore aucune Saline. Mais il y a pourtant lieu de croire, qu'enfin on en trouvera.

Il n'y a d'ailleurs dans ce Pays là aucun fleuve qui dans le plus grand froid n'ait des endroits qui ne gèlent jamais. Et c'est dans ces endroits que l'on prend au plus fort de l'hiver même, d'excellens poissons frais. On regarde aussi les eaux pour les plus salubres de toutes les eaux potables.

#### DES METAUX ET DES MINERAUX.

QUOIQUE la Presqu'Isle de Kamtschatka soit fort montagneuse, & que le Sol soit tel qu'on pourroit raisonnablement présu-

mer, qu'il s'y trouve des Métaux, & des Minéraux, néanmoins ni les Incoles, ni les Russes ne se sont pas avisez de chercher du fer ou du cuivre. La raison de cette négligence est, que les Russes ont apporté nombre d'utenciles de fer & de cuivre dont ils peuvent se défaire avec grand avantage & que les Kamtschadales sont obligés d'employer la meilleure partie de leur tems pour ramasser leurs provisions de bouche, enforte qu'il ne leur reste aucun loisir, pour ces sortes de recherches, enfin les lieux, où il faudroit travailler sont si escarpés & si raboteux, que toutes les machines n'y sauroient être transportées que sur le dos des Ouvriers, d'autant plus qu'en été on ne peut atteler les Chiens du pays.

L'Auteur dit que l'on trouve des mines de fer & de cuivre en certains lieux, que le soufre y est actuellement recueilli, & qu'il y a des rochers d'où il coule goutte à goutte, qu'il est très fin & très transparent.

Diverses espèces de fossiles y sont fort communes. Par exemple le crayon blanc, & une terre de couleur de pourpre.

En pierre l'on trouve des cristaux de couleur de serise, une espèce de fossile

semblable a du verre de couleur verte, & du quel les habitans faisoient jadis des couteaux, des haches, des lancettes, & des pointes de flèches. Les Russes l'appellent verre naturel, & les Kamtschadales Nonagui. En Siberie près de Cathérinsbourg on l'appelle Topas. Il y a aussi dans ce Pays une espèce de pierre blanche comme le crayon, duquel les habitans font des affiettes & des lampes, dans lesquels ils brûlent l'huile de poisson; & partout on trouve sur les bords une pierre dure, couleur de fer, & trouée comme une éponge, qui par le moyen du feu se laisse travailler & manier facilement. Près des sources des Rivières il se trouve des pierres transparentes, dont se servent les habitans pour des pierres à feu. Quelques unes ne sont transparentes qu'à demi, blanchâtres & de couleur de lait, les Russes les estiment pour des Carnioles ou Onixes. D'autres petites pierres transparentes de couleur de corail se trouvent aux bords de plusieurs rivières, & une grande quantité d'hiacinthes près de Toms Koi.

Pour des pierres précieuses, on n'en a point trouvé encore. Dans les montagnes se trouve beaucoup de *Lac Lund* & une espèce molle de *Bolus*, dont on se sert

comme un excellent remède contre la Dysenterie. Enfin dans le Golfe de Peshinkoi, au fleuve Tigil & plus au Nord on ramasse aussi de l'Ambre.

### DES ARBRES ET DES PLANTES.

Le meilleur bois dans ce Pays c'est la Mélèze ( Larix ) & le Peuplier blanc, qui leur sert pour la construction de leurs bâtimens : Il ne s'y trouve point de Peupliers noirs, ni de Pins, mais le sapin noir seulement en petite quantité. Et quoiqu'il y ait beaucoup de bouleaux, on ne se sert guères de leur bois que pour en faire des traîneaux.

On fait grand usage de l'écorce des bouleaux. Tandis que l'arbre est en sève, ils coupent l'écorce en pièces menues & longues comme des macaronis, & les mangent ainsi avec du Caviar sec. Les femmes s'occupent tout l'hiver à tailler cette écorce. Elles la laissent quelquefois fermenter avec la sève de Bouleaux, ce qui fait une boisson délicieuse.

Les Saules & l'aulne sont le bois de chauffage ordinaire, l'écorce même du Saule sert de nourriture, comme celle de l'aulne pour teindre les cuirs. Ils ont aussi l'ar-

## 174 JOURNAL HÉLVÉTIQUE

bre Tſcheremog (*Padus folys annuis*) qui est une espèce de Cerisier sauvage, & deux espèces d'aubépine, des fruits desquels ils font de grands amas pour l'hiver. Ces derniers sont l'*Oxiacanthus fructu rubro* & *nigro*. Le *Sorbus* y croit en abondance, & ils sont forts friands de ses confits.

Leur principale nourriture est le pepin de la *Stanza* qui croit partout, & sur les montagnes & dans les bas fonds. Cet arbuste est sûrement une espèce de Cèdre. Le pepin en est plus petit que celui du Cèdre, & le Kamtschadale le mange avec le noyau. La meilleure qualité de ces pepins consiste, en ce qu'ils sont un bon remède contre le scorbut, suivant le rapport de tous les Navigateurs Russes.

Entre diverses plantes la *Saranne* est très remarquable. C'est une espèce de Lys. On fait usage de ses racines; les femmes vont les tirer de terre en automne, ou les cherchent même dans les trous des souris. Elles les séchent au Soleil, & l'appâtent en y mêlant des bayes de diverses sortes. Effectivement c'est un mets fort doux & fort nourrissant, qui peut tenir lieu de pain. Les Russes même se sont avisés d'en faire de l'eau de vie. La qualité de cette liqueur doit paroître singu-

lière, car celui qui en a été enivré un jour, s'enivre le jour après s'il boit de l'eau fraîche, jusques au point à ne pouvoir se tenir sur ses jambes. Les habitans frottent leurs cheveux du suc de cette plante, qu'ils expriment au printemps, pour leur servir de préservatif contre les poux.

L'ail sauvage est aussi remarquable par l'effet qu'il fit sur des Cosaques atteints du scorbut. Ils mangèrent copieusement de cette plante qui commençoit à poindre, ils en devinrent tout galeux, & comme s'ils eussent été atteints du mal de Naples; mais au bout de 15. jours la gale tomba, & ils furent radicalement guèris. Nous n'entrerons pas dans tous les détails de plantes, dont l'Auteur fait une longue énumération. La seule dont nous ferons mention encore, c'est l'ortie, qui leur tient lieu de chanvre & de lin, pour coudre leurs habits & pour faire des filets, sans lesquels ils ne sauroient aller à la pêche. Ces filets cependant ne durent qu'une seule année.



## M E M O I R E

*Sur les abus dans les mariages & sur les moyens possibles de les réprimer.*

**P**UISQUE les mœurs des femmes influent d'une manière si efficace sur les mœurs publiques en France, il est du plus grand intérêt de la Nation de les réformer ou de les perfectionner. Confiera-t on ce soin aux premiers maîtres de leur éducation ? Mais quels sont ordinairement ces maîtres ? Une Gouvernante que le hazard place à côté d'une jeune personne, une Religieuse qui a promis à Dieu de ne plus se mêler des affaires du monde, qu'elle doit en effet avoir oublié ; une mère amoureuse d'elle même & qui veille négligemment sur les démarches de sa fille : A-t-on quelque motif de mieux présumer de la sagesse des filles, que de la conduite connue de leurs mères.

Quel succès plus heureux pourroit-on attendre de la lecture même des bons livres ou de ces saintes remontrances d'hommes Apostoliques, qui à peine laissent aujour-

d'hui quelque légère impression dans les ames qu'un âge plus avancé, auroit dû rendre & plus attentives & plus dociles ? Comment se dissimuler l'insuffisance actuelle de ces premiers moyens ? Ou si on la reconnoit, pourquoi n'en pas chercher d'autres qui soient plus analogues aux circonstances ?

Si tôt que le motif de l'honneur dans une société n'a plus ou très peu d'énergie, cette société touche de près au dernier terme de son avilissement.

Cet état, l'excès de la perversité, n'est point celui de la France : On fait au contraire que l'inérêt y est devenu la passion dominante : Ainsi c'est ce mobile qu'il s'agit de légitimer & de diriger vers une fin plus heureuse. Que la raison publique supplée à cet égard aux foiblesses particulières, & le règne des honnes mœurs se rétablira insensiblement chez les femmes & par une suite nécessaire, le véritable honneur sera plus recherché des hommes. La suppression ou la modification d'une Loi trop universellement connue des personnes qui s'engagent dans le mariage peuvent seules causer cette révolution si désirable.

Avant de rechercher les causes naturelles de la dégradation des mœurs des fem-

mes de ce siècle, il est à propos d'observer quels principes reçus dans les âges supérieurs contribuèrent à les rendre honnêtes & vertueuses. Ce n'est pas que l'on se persuade qu'il ait jamais été un tems, où toutes les femmes fussent des Anges. La vanité, le gout du plaisir & les faiblesses sont de tous les lieux, de tous les âges, de tous les climats, de toutes les conditions, de toutes les sociétés. Tous les pays ont eu leurs Sufannes, leurs Lu-crèces, leurs Laïs, leurs d'Olonnes. On s'est toujours plaint de la légèreté des hommes, de l'inconstance des femmes, de la tyrannie des maris & de l'infidélité de leurs épouses.

On a toujours été autorisé à s'élever contre le scandale & l'on a toujours eu sous les yeux des exemples dignes des plus grands éloges. Le cœur de l'homme, d'une constitution fragile a toujours été sujet à de tristes maladies, mais ces maladies sont devenues plus ou moins cruelles, plus rares ou plus fréquentes à raison de la diversité des systèmes particuliers qui ont eu cours dans l'ordre politique. De même que les Epidémies prennent leur source dans le désordre relatif des causes physiques, ainsi le dérèglement des mœurs générales résulte de la discorde des

Loix religieuses & civiles. Or comme les premières Loix sont heureusement invariables parmi nous, c'est à l'altération survenue dans le code politique qu'on a lieu d'attribuer les vices du relachement. Ce n'est pas toutefois qu'il soit nécessaire, que le texte de la Législation soit corrompu, il suffit que des usages défectueux se soient introduits, ou que l'économie des manières extérieures ait changé. Deux causes ne peuvent-elles pas déranger également l'harmonie d'une bonne machine? Ou les ressorts s'émeussent en vieillissant, ou des corps étrangers se mêlent dans les jeux & en interrompent l'action. C'est précisément ce qui est arrivé depuis un siècle dans le système moral.

Tant que les filles ont été élevées dans la maison de leur père & que les familles, plus unies entr'elles, ont mené une vie paisible & presque innocente dans les mêmes lieux où elles commencèrent à respirer, leurs mœurs quoique plus agrestes, donnoient abondamment de ces fruits de vertu, que peu de mères ont la satisfaction de cueillir de nos jours sous les auspices tant vantés des bienfaisances, & de la politesse. Alors le véritable honneur étoit le support des grands titres & la délicatesse des sentimens le caractère distinctif des premières

passions. Le Peuple accoutumé à étudier ses devoirs dans la conduite des personnes qualifiées se conformoit sans peine à cette belle simplicité qui s'allioit si parfaitement avec l'opulence & l'éclat des emplois considérables. Dans ce tems le cœur tirannisoit moins l'esprit ; & si l'esprit plus libre n'éclaircit pas toujours les mouvemens du cœur, au moins ne faisoit-il pas des efforts perfides pour se les justifier. D'ailleurs puisque les occasions sont la source la plus féconde des égaremens de l'homme, il suffit que ces mêmes occasions fussent plus rares alors pour que les dangers fussent moins communs & par conséquent les chutes moins fréquentes.

La Noblesse retirée dans les Provinces vivoit dans ses terres & ne sembloit, dans cet ancien système, ne s'occuper que des moyens de s'y faire respecter. Alors les enfans croissoient sous les ailes bienveillantes de leurs pères & de leurs mères : Ils avoient le premier avantage de les connoître & de contracter l'heureuse habitude de les aimer. De là il arrivoit que les sociétés de la famille, devenoient leur compagnie ordinaire.

Quand l'âge qui voit éclore les premiers desirs étoit venu, ces adolescens ne pouvoient guère les diriger ailleurs, que sur

l'une des jeunes personnes avec lesquelles ils vivoient, & qu'ils croyoient, sans préjugé, ni hipocrisie, les plus dignes d'en recevoir les hommages. Aussi comme nous l'apprennent les Mémoires les plus anciens, c'étoit presque toujours le fils de l'ami de la famille qui méritoit les égards & qui obtenoit la couronne de l'amour. Alors ces jeunes personnes plus faciles à se laisser pénétrer, avoient plus de raison de montrer des qualités essentielles. Ainsi le motif de leur propre intérêt les excitoit naturellement à faire du bien : Ensuite se fortifioient en elles ce gout exquis a mesure que s'augmentoit leur envie de plaire. De là la joie tranquille des mariages, leur parfaite convenance, leur fécondité, leur gloire. Delà les progrès du véritable honneur, cette vertu de représentation, le plus puissant mobile des grandes ames. Delà l'origine de ces anciennes Loix aussi équitables qu'elles étoient sévères contre le rapt & les séducteurs.

Un pareil système de vie, si convenable à l'honnêteté des mœurs publiques, ne devoit point changer, mais que n'entreprend pas la vanité de l'homme, quand des expériences flatteuses viennent lui faire illusion ?

Dès que nos Rois conduits par une

Politique bien entendue eurent invité les Seigneurs leurs vassaux & tous les grands feudataires à partager la magnificence & les plaisirs de leur cour, la noblesse, semblable à ces fleuves qui roulent rapidement leurs belles eaux dans les abymes de la mer, s'empressa de quitter ses châteaux & de mettre sous les yeux de leur Prince & de la Nation les signes ruineux de leur puissance originelle.

Insensiblement les vieux usages furent oubliés, négligés, méprisés, & de nouvelles manières succédèrent à l'ancien régime. Alors les femmes jalouses de s'approprier quelque chose du faste de leurs maris, prirent le parti de les suivre & bientôt l'ambition commune fut de fréquenter le palais du Souverain. Les grâces qu'on alloit y puiser étoient un nouveau prétexte qui justifioit ces démarches. Déjà le simple Gentilhomme, toujours avide d'une fortune plus brillante qu'il croit mériter, fit des efforts pour se rapprocher du ton des premiers Seigneurs. Quelques uns réussirent & ces exemples rares ont suffi pour aiguillonner les desirs de tous les autres. On vit les grandes Villes se peupler aux dépens des Campagnes & le nombre des habitans de la Capitale grossir à son tour aux dépens des

provinces. Telle à été le principe de la décadence des mœurs chez les Femmes; mais il faut s'expliquer d'avantage.

Le père de famille regardant alors comme son premier devoir, celui de faire sa cour à son Prince & les femmes de leur coté livrées à des occupations agréables, aux plaisirs & aux intrigues n'eurent plus la volonté de prendre soin eux mêmes de l'éducation de leurs enfans. Il fallut donc les abandonner à des mains étrangères. Si les garçons eurent quelquefois le bonheur de trouver de dignes maîtres dans les Collèges, les filles ne durent jouir que bien rarement de cet avantage. Si quelques Gouvernantes furent chargées du commencement de l'instruction, on imagina que l'obscurité des Couvens étoit le lieu où il convenoit de la perfectionner. Dès lors mille impressions vaines ou dangereuses dégradèrent trop souvent la nature de ces jeunes plantes, que l'ambition de leur famille avoit mal à propos transplantées.

Les jeunes Demeiselles arrachées de cette manière au monde, avant qu'elles le connussent, s'en formèrent de fausses idées : Leur empressement à y retourner, les difficultés à y réussir, tout dut contribuer à développer dans leur foible cœur, un germe de jalousie qui se tourna bientôt en haine

contre ceux, auxquels si elles eussent resté dans la maison paternelle, elles auroient rapporté chaque jour l'hommage de leur tendresse & le tribut de leur respect. C'est de la sorte que ces ames innocentes commencèrent à se pervertir dans l'asile même de la sainteté & que les vices naisans d'une génération se sont perpétués & & fortifiés dans les générations suivantes.

Quel autre effet pouvoit on raisonnablement attendre d'un pareil système d'éducation. Les filles étant enlevées dès l'enfance dans la profondeur d'une solitude, n'ayant d'autres exemples sous les yeux que des vertus qui ne sont pas celles qui forment précisément le cœur des meres de famille, privées de la science si nécessaire des pratiques sociales, cachées enfin à tout l'Univers, leurs vertus & leurs talents restèrent ignorés, confondus, & il dut arriver alors que celui qui cherchoit un établissement, sans avoir égard aux qualités naturelles ou acquises de la personne qu'il n'étoit plus à portée de découvrir, ne demanda pour donner sa main que du crédit, de la faveur, ou de la fortune dans la famille où il désiroit d'entrer. Voilà comme l'indifférence des sentimens & la contrariété des humeurs ont été & sont unis

unis ensemble pour le supplice durable d'un nombre infini d'époux qui réellement ne se sont jamais convenus, que d'après l'inspection de leur généalogie & de leur écusson.

Des filles éduquées de cette sorte, devenues femmes sans aimer, ni estimer lancées dans le tourbillon sans savoir le cours irrégulier de ses mouvemens, exposées à la tempête sans avoir appris quelles routes conduisent au port, si elles cèdent quelquefois au torrent des erreurs & de la frivolité, doivent elles paroître bien coupables aux yeux des hommes de ne pas remplir tous les engagements que la contrainte leur fait contracter, que le défaut d'expérience leur fait omettre, que leur propre foiblesse & la malignité des autres leur rend toujours plus difficiles? Disons que ces jeunes personnes quoi quelles soient entrées trop tard dans le monde pour leur bonheur, n'y paroissent encore que trop tôt pour le bien de la société, puisqu'elles n'y apportent ni lumières, ni prudence, ni usages, ni connoissances, ni caractères.

Des Epouses infortunées, des Citoyennes mécontentes sont elles favorablement disposées, à devenir de bonnes Mères? Hélas !

LUCINDE étoit née avec des qualités admirables, un cœur sensible, un esprit délicat faisoient espérer des vertus distinguées & des talens supérieurs. LUCINDE confiée aux soins d'une Gouvernante, apprit pour toutes leçons quelques contes ridicules, & n'eut pour développer ses premières mœurs que des exemples d'avarice, de gourmandise, de colère, & quelques propos ou gestes indécens: Ensuite les portes d'un Monastère s'ouvrirent pour recevoir LUCINDE âgée de 8 ans: Le sombre appareil de la Religion vêtue d'un habit de pénitence dans ces augustes lieux, fut le premier qui frappa son âme & qui lui inspira un mouvement de frayeur & une sorte de répugnance secrète. Des Maitresses aux quelles toute espèce de domination est interdite s'emparent avilément de la jeune personne, pour exercer sur elle les droits d'une puissance, qui, quoiqu'elle ne fut que précaire, n'en étoit souvent ni moins capricieuse ni moins absolue. LUCINDE commence donc par redouter le joug de l'obéissance, & finit bientôt par détecter toute subordination. L'esprit minutieux de sa nouvelle société, rétrécit la sphère plus étendue de ses lumières naturelles; si elle se livre à quelque une de ses Compagnes, c'est toujours

au milieu des soupçons & de la méfiance. Si la franchise de LUCINDE ose quelquefois lever le voile de l'hypocrisie, c'est pour gémir avec les autres sur leur sort commun, s'en dégoutter de plus en plus & pour se faire du monde mille images trop flatteuses pour être fidèles. Le ton d'indifférence, pour ne rien dire de plus; qui règne entre les sœurs de la Communauté & qu'elle observe, flétrit bientôt son propre cœur, duquel on l'avertit sans cesse mal à propos comme à propos; de toujours se défier. De tels préceptes effarouchent sa raison, qu'ils altèrent. LUCINDE éloignée de ses parens nourrie au milieu de saintes recluses, qui se font un mérite d'avoir abandonné les leurs, les oublie facilement, s'abstient de les aimer; & quand l'âge de la réflexion est venu, elle ne leur accorde qu'avec peine les sentimens qu'elle leur doit, mais qu'ils n'ont point assez cultivés. L'air de contrainte & d'austérité que respire LUCINDE depuis dix ans se fait remarquer dans son humeur, qui s'est formé aigre, farouche & inégal. La disette habituelle des matières suffisantes pour fournir au flux & reflux des conversations a dû la rendre curieuse, critique & médisante. N'ayant

pretque rien possédé en propre, elle est  
 avare ou prodigue sans même le sa-  
 voir. Agitée par mille passions, ses sens  
 éprouvent mille secousses, son imagina-  
 tion mille erreurs, ses fantaisies mille com-  
 bats, son ame entière un trouble conti-  
 nuel; l'espoir d'un établissement prochain,  
 peut, il est vrai, calmer le désordre de  
 telles fureurs. Enfin ce jour si ardem-  
 ment souhaité arrive. Mais à t-on con-  
 sulté LUCINDE dans le choix? Non, se-  
 roit elle d'ailleurs capable d'en faire un?  
 Le futur Epoux connoit il au moins l'ob-  
 jet de ses vœux? Non. Le lui montrer  
 de près, ce seroit trop risquer, - qu'im-  
 porte: LUCINDE telle qu'un prisonnier  
 dont on vient de briser les chaînes vole  
 gaiement au pied de l'Autel & se trouve  
 placée sur un théâtre qui lui est inconnu  
 & ou elle ne voit d'ordinaire qu'une triste  
 comédie & des entr'actes encore plus tri-  
 stes, puisqu'elle les passe avec un mari, dont  
 l'autorité lui paroît d'autant moins sup-  
 portable, qu'elle s'étoit trop flattée de vi-  
 vre dans l'indépendance. LUCINDE acca-  
 blée de dégoûts devient mere; ce fruit  
 qui n'est point celui de l'amour, obtien-  
 dra-t-il de LUCINDE les sentimens de ten-  
 dresse qu'elle n'accorde point à celui qui en  
 est l'auteur? J'en appelle à l'expérience.

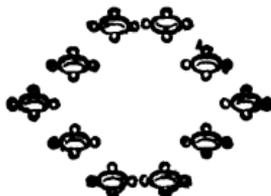
L'esprit de luxe inséparable du faste des Palais, qu'augmente sensiblement le concours affida de tous les ambitieux, acheva de corrompre les ames & de précipiter la ruine d'un nombre des plus grandes familles. Qu'elle crise funeste pour la vanité, quelle ressource imaginera t-elle, ou plutôt de quels moyens ne fera-t-elle pas usage pour ne pas se voir accablée sous les débris de son antique magnificence? Si la haute noblesse devenoit plus pauvre chaque jour, la roture devenoit à son tour plus opulente. Une nouvelle profession, celle de Financier, sur laquelle on a dit peut être trop de mal & trop de bien, eut des héritiers d'une richesse immense. Le commerce, cet état qu'on ne sauroit trop encourager, pouvoit encore donner à ses filles bien-aimées des dots considérables. Pourquoi ne pas épouser l'un de ces enfans de la Fortune, puisque la mienne est si cruellement délabrée, dit l'homme de qualité qui osa le premier contracter en public une mésalliance. Le coffre du Beau-père ayant réparé le désastre de sa famille, on sentit avec trop de vivacité le prix de l'argent & les titres les plus orgueilleux de la noblesse, mis dans une balance avec les contrats de rente, n'eurent plus de

formais la force de la faire pancher de leur côté.

Les ordres subalternes des Citoyens, sur les quels ces vues d'intérêt firent une pareille impression, ne crurent pas devoir montrer à cet égard, une délicatesse plus scrupuleuse. Les vieux préjuges firent donc place à ce nouveau système du bclain. Ce fut alors que par un renversement de la raison publique, l'esprit, le cœur & la naissance des filles n'eurent plus l'avantage de charmer les sentimens des hommes. Les richesses tenant lieu de tout, leur éducation fut presque comptée pour rien. Ainsi la cupidité, suite nécessaire du luxe rallentit toute espèce d'émulation. Les mœurs n'ayant plus qu'une valeur précaire, se relacherent. De cette source funeste sont sortis en foule, comme de la boîte d'une autre *Pandore*, les mauvais traitemens dans les menages, les vengeances scandaleuses qu'exercent réciproquement les Epoux, le conflit général de mille passions qui se détestèrent & surtout l'avilissement presque universel ou sont tombées les femmes qui trop peu courageuses pour soutenir l'indifférence que semblent affecter les hommes pour l'honneur, n'en sont, cependant pas moins,

jalouses de s'attirer leurs hommages & qui pour y parvenir se permettent tous les moyens. Comment arrêter le cours d'un semblable désordre ? Voici mes idées sur cet important objet.

*La suite le mois prochain.*





## JOURNAL

*D'un pauvre Vicàire dans le Comté de  
Wiltshire.*

**O**N assure que ce Journal n'est point du tout une plaisanterie, nous en sommes fâchés, car il ne fait point l'éloge de la distribution des biens ecclésiastiques en Angleterre, où il y a des Prélats exorbitamment riches, & des Curés ainsi que des Vicaires dans la plus cruelle indigence : Cependant en Angleterre comme ailleurs, quels sont les Ecclésiastiques, les plus laborieux, les plus occupés, les plus nécessaires ? Ce sont sans contredit les Curés & les Vicaires. Mais qu'elle est la récompense de la plupart d'entr'eux ? Le travail & la misère. Que de pauvres Vicaires & Curés en Europe, pourroient sans offenser la vérité, rapporter un Journal semblable à celui du bon Vicaire de *Wiltshire*.

*Lundy* Je receus du Docteur SNART mon Curé dix Livres sterlings pour mon salaire d. six mois : M. le Docteur me fit

---

(\*) Ce Journal est tiré du *British Magazine*.

bien acheter cette petite somme, que j'avois gagnée si légitimement : Je fus obligé d'attendre près de trois heures dans son Antichambre, on me permit enfin de passer dans son Cabinet; il me reçut fort mal, quoique pour venir chez lui j'eusse fait onze mille, il ne me proposa cependant ni de m'asseoir ni de me rafraichir. En me donnant de très mauvaise grace, les dix Livres qu'il me devoit, il me dit que mon salaire étoit trop fort & qu'il pouvoit avoir un autre Vicairé pour 15 Livres st. par année : Ce propos me mortifia beaucoup, je me retirai pénétré de chagrin.

*Mardy.* Je payai 9 Livres st. à sept différentes personnes qui m'avoient avancé cette somme & je me trouvai si peu d'argent de reste, qu'il ne me fut pas possible d'acheter une culotte noire dont j'avois grand besoin & que le Tailleur CUBAY avoit de hazard : J'en fus bien fâché, car j'étois presque nud & cette culotte étoit bonne, quoiqu'elle eut été portée, mais je fus contraint de renoncer à cette acquisition parce que ma femme avoit indispensablement besoin d'une juppe, & que BETTY & POLLY nos deux filles n'avoient pas des souliers.

*Mécredy.* Ma femme acheta une juppe pour elle & des souliers pour nos deux

filles, mais par un malheur qui nous jeta tous dans la consternation en rentrant chez elle, elle s'aperçut qu'elle avoit perdu une demi-guinée, qu'elle avoit mis dans une de ses poches qui étoit percée: Cet accident nous affligea d'autant plus, qu'il ne nous restoit plus pour vivre pendant six mois, ma femme, mes deux filles & moi, qu'une demi courone; je ne fus cependant sensible qu'à l'extrême affliction de ma femme, que j'exhortois à avoir plus de confiance en la bonté divine.

*Jedy.* Je reçeus du cabaret voisin un billet par lequel un étranger qui m'étoit inconnu me prioit d'aller lui parler pour une affaire pressante; je m'y rendis. Celui qui me demandoit étoit un Comédien, que le Cabaretier ne vouloit pas laisser sortir qu'il n'eut été payé de sept sols que cet étranger lui devoit. Je dis à ce malheureux que j'étois aussi misérable que lui; mais qu'il prit patience & que le lendemain je le tirerai d'affaire: Je retournerai chez moi pour rêver aux moyens que je prendrai pour secourir cet homme.

*Jedy soir.* Le Boulanger quoique je ne lui dusse rien, nous fit une mauvaise querelle & nous déclara à ma femme & à moi, qu'il ne nous feroit plus de crédit & que nous eussions du pain ailleurs. Le

Boucher fut plus honnête, il nous fit dire par sa femme, qu'il nous étoit toujours infiniment attaché, mais qu'il venoit d'apprendre que M. le Docteur SNART prenoit un autre Vicaire, qu'ils ne demandoit pas mieux que de nous rendre service & qu'il nous conseilloit désormais de prendre notre petite provision de viande chez PIERRE PLUMB Boucher demeurant à l'autre extrémité du Village & qui ne faisoit crédit à personne. Je m'abandonnois pour un quart d'heure aux réflexions les plus amères, mais rougissant bientôt de me chagriner de l'inhumanité des hommes qui sont tous frères & qui se traitent tous en ennemis, je me couchois & m'endormis fort tranquillement.

*Vendredi.* Je courus de très grand matin chez le Cabaretier, à qui je payai sept sols pour le Comédien & je donnai à ce dernier le reste d'un schelling, que j'avois pris pour cette bonne œuvre, en sorte qu'il ne me resta plus rien. Je revins chez moi & je dinai fort mal ou pour mieux dire, je ne dinai point du tout. Je feignis d'être incomodé pour laisser à ma femme & à nos deux chères filles le peu de pain que nous avions: Après midi, je racontai à ma femme ce que j'avois fait du schelling, cette chère & voi-

tueuse Épouse, bien loin de me blâmer, répandit des larmes de joye & me félicita de cet acte de bon cœur. *Nota.* Je ne contrarierai plus cette excellente femme, sa belle ame, mérite de moi & de tous ceux qui la connoîtront les plus grands égards, quoiqu'elle s'écarte quelquefois des Loix d'une austère prudence, mais ses indiscretions, qui au reste ne sont jamais bien considerables, ne doivent pas la rendre moins estimable a mes yeux.

*Samedy.* Je composai un Sermon sur le luxe & le danger du superflu, j'en fus content & le lendemain Dimanche j'allai le prêcher dans quatre différentes Paroisses.

*Dimanche soir.* Je retournai chez moi accablé de fatigue & de faim, je demandai du pain, ma femme m'embrassa, me dit qu'il n'y en avoit pas dans la maison & répandit un torrent de larmes; je la consolai du mieux que je pus, je lui dis que je n'avois besoin de rien. De ma vie pourtant je n'ai eu tant de faim: Il ne nous restoit plus que deux sols & demi; Je recommandai à ma femme, d'aller le lendemain matin acheter un morceau de pain & de le partager avec nos enfans.

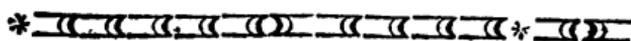
*Lundy.* Je crus en me leyant que ce jour seroit le dernier de ma vie, je me trompai pourtant, ce fut le plus beau

de mes jours. Ce Comédien auquel j'avois rendu service étoit un homme de grande naissance, fort riche, & que des affaires très graves avoient forcé de se déguiser & afin de n'être pas reconnu, il s'étoit mis dans une Troupe de mauvais Comédiens de Campagne : Le jour même que je lui donnai mon schelling, ses affaires furent terminées à Londres : Il lui fut permis de prendre son nom & son rang : Il vint me rendre visite vers les neuf heures du matin, mais avant que de venir, il s'étoit informé de mes mœurs & de ma situation. On lui avoit dit que j'étois un bon homme, très pauvre, mais fort ami des pauvres. Cela lui fit plaisir sans doute, car il me fit présent de 50 Livres st. Je restai pétrifié, jamais je n'avois vu une si grosse somme. Ce généreux Seigneur ne se borna point à ce bienfait ; le lendemain Mardi, il me fit obtenir un bénéfice de 300 Livres st. de revenu : De sorte que je me regardai depuis ce jour comme le plus riche Bénéficiaire de la Grande Bretagne.

## ANNONCES DE LIVRES

ET

AVIS DIVERS.



I.

**L**ES Vapeurs & Maladies nerveuses hypocondriatiques ou hyſériques; reconnues & traitées dans les deux Sexes: Traduction de l'Anglois de Mr. WHYTT. On y a joint, 1<sup>o</sup>. Une exposition Anatomique des nerfs avec figures par M. ALEXANDRE MONRO 2<sup>o</sup>. L'extrait des principaux ouvrages sur la nature & les causes des maladies nerveuses. 3<sup>o</sup>. Des Conseils sur le régime & la conduite qu'on doit observer pour se préserver tant de l'attaque, que des retours de ces Maladies: Ouvrages revus & publiés par M. LEBEGUE DEPRESLE, Docteur Regent de la Faculté de Médecine de Paris Conseur Royal A Paris chez VINCENT, Rue St. Severin, 1767. avec approbation & privilège du Roi; deux Vol. in 12. On ne pouvoit choisir de circonstance plus favorable pour faire paroître cet ouvrage, que celle on le mal dont il traite,

est devenu une maladie à la mode. Le *Traité des Vapeurs* du fameux Mr. POMME, ce livre qu'on peut nommer aujourd'hui le *Manuel des Dames vaporeuses*, à été comme le précurseur de celui de M. WHYTT; mais comme ce dernier est un Médecin Anglois, on sera bien aise de comparer les deux Auteurs, & de connoître en quoi les vapeurs d'Angleterre diffèrent de celles de France.

HISTOIRE de la Prédication, ou la Manière dont la parole de Dieu a été prêchée dans tous les Siècles, Ouvrage utile aux Prédicateurs & curieux pour les Gens de Lettres, par JOSEPH ROMAIN JOLY, à Amsterdam & se trouve à Paris chez LACOMBE, quay de Conty : 1767. Vol. in 8vo  
Cet ouvrage uniquement historique, & par là même digne des lecteurs les plus sérieux, intéresse la Littérature autant que la Religion & l'on y trouve une saine critique, mêlée à des recherches très curieuses.

L'HOMME sociable ou, Réflexions sur l'esprit de Société. A Amsterdam chez MERKUS & ARKSTEE, Libraires; 1767, in 12 de 54 pages. Ce petit écrit montre à chaque page une ame citoyenne: Tout lec-

## 200 JOURNAL HELVETIQUE

teur que le portrait de ses devoirs flatte ; parceque son cœur s'y reconnoit, doit le lire avec plaisir.

*Problème.* C'est à quoi se réduit tout le titre d'une brochure de 30 pages in 12, contre la philosophie, dans la qu'elle il y à des raisonnemens qui ne sont pas à la portée de tous les lecteurs.

*ÉPITRE à la vertu par M. d'A\*\*\*;*  
in 12 d'environ 10 à 12 pages. Les vers qui composent cette épitre font l'éloge du cœur & de l'esprit de l'Auteur.

*Tableau historique & politique de la Suisse, ou sont décrits sa situation, son état ancien & moderne, sa division en Cantons, ses Diètes, l'Histoire détaillée de GUILLAUME TELL & l'union helvétique, ou l'on voit l'origine, la naissance, l'établissement & le progrès de ces Républiques; les mœurs la politique, la religion & le gouvernement de ses peuples, avec un état de son commerce, de ses revenus de sa milice & un appendice contenant un détail de ses alliés. A Paris chez LOTTIN le jeune, Libraire, rue St. Jacques, vis-à-vis celle de la Parchemnerie, vol. in 12, relié en veau: 2 liv. 5 sols.*

*Dialogue entre un Auteur & un Receveur*  
de

F É V R I E R 1767. 431

*de la Capitation par: Madame D. L. R.*  
 Si ad paturam vixeris, numquam pauper  
 eris, si ad opinionem vives, numquam  
 dives. *A Amsterdam; 1767. On en trou-*  
*ve des exemplaires chez LA COMBE à Pa-*  
*ris, quai de Conti, brochure de 33 pages;*  
 On peut s'amuser un moment du Dialo-  
 gue d'un Receveur de Capitation, qui ne  
 comprend rien au genre de vie d'un Au-  
 teur, fort étonné à son tour des termes  
 de finance & d'affaires dont il n'a pas de  
 notion. Il y a de la plaisanterie & sur-  
 tout beaucoup de naïveté dans cette con-  
 versation. On trouvera à la fin de cette  
 brochure, une épître en vers adressés à  
 M. le Prévôt des Marchands; c'est encore  
 une plaisanterie par la qu'elle l'Auteur de-  
 mande que le Receveur efface son nom  
 du rôle de la Capitation & qu'il le laisse  
 jouir en paix de *se: cent moins quatre Ecus.*

Onze francs ! moi ! j'en suis tout immobile ;  
 Autant vaudroit qu'on eut mis onze mille ,  
 Pour abrèger sans façon , ravez moi  
 De son registre ! Ou si jè dois au Roi  
 Quelque tribut , Monsieur , taxés ma veiné  
 A tant de vers qu'il vous plaira , sans peine  
 Jè rimèrai pour chanter ses vertus.  
 Mais laissez moi mes cent moins quatre écüs.

On ensemence les Terres suivant trois méthodes différentes. On sème dans les terres, la première année du bled, la seconde, des mars & successivement d'année à année, ou bien on y sème alternativement, une année du bled, l'autre des mars; & la troisième, on laisse la terre en jachère. Ou enfin, on y sème une année du bled, la seconde année, la terre reste en jachère, & cette pratique est suivie constamment d'une année à l'autre.

L'ACADEMIE des Sciences, Arts & Belles Lettres de Dijon, demande,

*Qu'elles sont les raisons-physiques, qui doivent engager, relativement aux différens terroirs, à préférer l'une de ces trois méthodes?*

Ce sujet avoit déjà été proposé en 1765, mais l'Académie peu satisfaite des divers Mémoires, qu'elle a reçu pour le concours, n'a point adjugé le prix; de sorte que celui qu'elle distribuera en 1768 sera double & de 600 Liv.

Les Mémoires seront adressés francs de port, à M. MARET, Docteur en Médecine, Secrétaire perpétuel de l'Académie, rue St. Jean, qui les recevra jusqu'au premier Avril 1768, inclusivement.

L'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Nancy tint le 8. Janvier son assemblée publique ; pour la distribution des prix de l'année dernière. M. le Chevalier DE SOLIGNAC Secrétaire perpétuel ; a fait l'ouverture de la séance par un discours ; & a déclaré que le prix des Sciences étoit adjugé au Sieur MAILLETIE, Mathématicien, pour avoir donné la plus grande approximation qui existe jusqu'à présent , d'une méthode neuve & facile d'inscrire l'ennéagone dans le cercle ; par la géométrie élémentaire ; de la qu'elle suit nécessairement celle de la division de la circonférence en ses 360 degrés. Cet ouvrage paroitra incessamment & se trouvera chez BABIN & autres Libraires à Nancy.

Le prix des Belles Lettres de la même Académie, a été adjugé au Sieur PRÜGNON, Etudiant en droit, pour l'éloge du Roi STANISLAS.

Le Sieur DESPOIS, fondateur & Auteur d'une nouvelle pompe à incendie, a remporté le prix des Arts.

Le 22. du mois dernier, M. THOMAS, prononça son discours de réception à l'Académie Française, ou il remplace feu M. HARDION. Ce discours à très bien soutenu la réputation que ce Littérateur s'est acquise par les prix multipliés, qu'il a remportés à l'Académie : Il avoit pris pour sujet, *les devoirs de l'homme de lettres citoyen*. Il s'est attaché à prouver que ces devoirs sont d'autant plus sacrés & plus importans que l'homme de lettres influe sur son siècle, & que tenant pour ainsi dire dans sa main les cœurs & les esprits, il en forme les mœurs & le goût.

M. THOMAS à lu ensuite une partie du 4<sup>me</sup> Chant de son Poème héroïque du Czar PIERRE LE GRAND. Il suppose que cet Empereur, vient en France à la fin du Règne de LOUIS XIV & qu'il apprend l'art de régner de ce Prince. Le Public à entendu avec transport, les magnifiques vers, les vers expressifs & pittoresques dont ce Poème est rempli.

On citera toujours ce vers de sentiment appliqué à ceux qui sont chargés de l'éducation d'un Roi dans le bas âge, qui

n'osent corriger les défauts & qui ne craignent pas.

De perdre un Peuple entier , pour flater un Enfant,

On citera encore ces deux vers heureux mis dans la bouche du Czar, qui se représente la difficulté d'introduire les arts dans les climats glacés de son Empire :

Et des arts sous le pôle allumant le flambeau ,  
Réchauffer la nature , au bord de son tombeau.

5.

*Déclaration de M. DE VOLTAIRE.*

J'ai déjà déclaré que je n'étois point l'Auteur de la Lettre au Docteur PANSOPHE, que je voudrois l'avoir faite & que si j'en étois l'Auteur, je l'avouerois hautement: J'ai écrit & j'ai dû écrire la Lettre à M. HUME. J'ai dû repousser la calomnie à l'exemple de M. HUME & de M. D'ALEMBERT car quoiqu'en dise M. DORAT, l'agresseur seul a tort, & le calomnié doit se défendre, quand il s'agit de faits & de procédés: Je me suis défendu gayement & lorsqu'on dit la vérité, en riant, on ne fait pas rire de soi.

J'ai lû les Notes que l'on a imprimées sur ma lettre à M. HUME. L'Auteur des Notes me paroît trop sérieux ; il peut savoir mieux que moi les dates des Lettres à M. DU THEIL, mais je sçais mieux que lui qu'il ne faut point s'appesantir sur les torts d'un homme qui s'est à la vérité rendu malheureux par sa faute, mais qui mérite du ménagement par son malheur même.

*A Fernay le 29 Décembre 1766. VOLTAIRE,*

## 6.

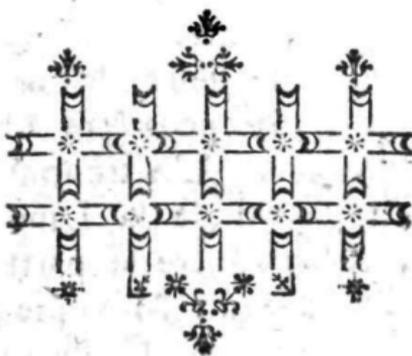
On appelle Mer du Sud ou Mer Pacifique, tout ce vaste espace de l'Océan qui s'étend depuis les côtes occidentales de l'Amérique jusqu'à l'Asie ; Cette mer est remplie d'Isles peu connues & dont la position n'a point été déterminée avec précision, par les observations Astronomiques. Ce n'est cependant que dans quelque-une de ces isles que l'on pourra bien observer le passage de la Planète de VENUS sur le Soleil en 1769 : Passage dont l'observation est si importante que les Astronomes de France, ont entrepris les plus pénibles voyages pour se mettre à portée d'observer celui qui a eu lieu en 1761. Quoique cette observation fut par rapport à ses

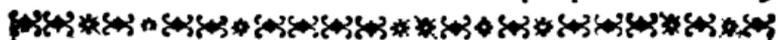
circonstances bien moins intéressante que celle que l'on attend en 1769. M. l'Abbé CHAPPE de l'Académie Royale des Sciences, s'est transporté pour la faire en 1761 à Tobolsk en Sibérie & M. PINGRE' de la même Académie, s'est rendu à l'Isle Rodrigue.

Ce dernier Académicien excité par le même zèle, qui l'a conduit en 1761 dans la mer des Indes, lut dernièrement à l'Académie un Mémoire plein de recherches tant Astronomiques que Géographiques, par les qu'elles il entreprend de déterminer quels sont les lieux de la Terre ou le passage de 1769 peut-être observé avec le plus d'avantage. L'Astronomie indique d'une part le Nord de la Laponie & de la Sibérie, & de l'autre la partie occidentale & méridionale du Mexique, la partie Méridionale de la Californie & surtout les Isles de la Mer du Sud. En conséquence, M. PINGRE', d'après les relations les plus authentiques des Navigateurs, discutées par la plus saine critique, détermine la position de toutes les Isles de la mer du Sud, situées au midi de l'Equateur, & surtout de celles dont la position peut être la plus favorable pour l'obser-

## 208 JOURNAL HELVETIQUE

vation de 1769. Il prépare ainsi les voyes aux Astronomes qui pourront être chargés de l'entreprise. Les Anglois ont confié cette observation au célèbre Père BOSCOVITS, qui ira la faire dans la Californie ; mais cette position quoique bonne, l'est cependant beaucoup moins que celle des Isles de la Mer du Sud situées au Midi de l'Equateur.





## LA VÉRITÉ' AU FONDS DU PUIITS.

## C O N T E.

**S**OUVENT l'occasion fournit à la pensée  
 Quelque réflexion sencee.

Le sot ne sent point ce bonheur ,

Mais le Philosophe en profite

Ainsi fit autrefois , ce célèbre rieur ,

Que l'on appelloit DEMOCRITE.

Un jour d'Été ce sage apperçut son voisin

Qui descendoit deux flacons de son vin

Au fond du puits ; sans doute pour défendre

Son gosier alteré des ardeurs du Lion ,

DEMOCRITE admira cette précaution.

Mais admirer est ce-assez pour un Sage ?

Il voulut voir dans le moment

Si la fraîcheur de l'eau , pouvoit subtilement ,

A travers la fougère aller jusqu'au breuvage ,

Qui ramene à nos cœurs & les ris & les jeux.

Du fonds du puit il tire une bouteille

Puis l'autre & les rend toutes deux

Vuides de la liqueur vermeille

De son métier , quoique très grand rieur ,

DEMOCRITE jamais , ne rit de si bon cœur ,

Il dit maint quolibet , contre la race humaine .

Et dans le fort de sa gaité

Oh ! pour le coup , dit-il , la maxime est certaine ;

Ce n'est qu'au fonds d'un puits , que git la vérité .

Par M. SABATIER de Castres.

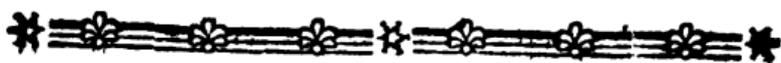
## LA PERTE RECIPROQUE.

## C O N T E.

**U**N Procureur à NANON sa voisine  
 Fit un emprunt d'un meuble de cuisine  
 D'un grand chaudron qu'elle ne revit plus,  
 Pour le ravoir ses soins furent perdus.  
 Devant le Juge elle l'appelle en forme.  
 Le Procureur de pure vision  
 Traite l'emprunt & conclut que NANON ,  
 Soutenoit un mensonge énorme.  
 Point de témoins , on le met au serment ;  
 Et sans délai , levant sa main infame  
 Il jure : Ah ? malheureux fripon ,  
 Lui dit elle , tu perds ton ame ,  
 Et toi dit l'autre ton chaudron.

*Par le même.*





## M A D R I G A L

*A Mad. sur son gout sur le chant,*

**O**RPHÉE avoit perdu sa femme ;  
 Il va la chercher aux Enfers ,  
 PLUTON touché de ses concerts ,  
 La rend aussi-tôt à sa flamme ;  
 Mais loin de souffrir que la Dame  
 Sortit du séjour ténébreux ,  
 A coup sûr , charmante THÉMIRE ,  
 Il les eut gardé tous les deux.  
 Si l'un eut eu ta voix , & l'autre ton sourire.

*Par le même.*





A U T R E à Mlle.

**A**LLEZ, disoit VENUS, voir la jeune GLI-  
CERE ,

Allez , mon fils , prenez soin de lui plaire ,

Ah ! dit L'AMOUR , dispensez m'en ,

Je ne veux plus visiter cette blonde ,

Je lui suis trop indiférent ,

Elle me donne à tout le monde

Et jamais elle ne me prend.

*Par le même.*





E N I G M E.

**Q**UOIQUE ma bouche soit fort grande,  
 Je n'ai point de diformité :  
 On connoit mon utilité,  
 Par le secours qu'on me demande.  
 Quand pour en obtenir, on députe vers moi ;  
 L'envoyé ne perd point sa peine ;  
 Je le fais boire à tasse pleine  
 Et le renvoye ainsi content de son employ  
 De moi-même toujours je demeure tranquile ;  
 Et quand on vient me mettre en fonction ,  
 Ce qui sert à me rendre utile  
 Souvent de spectateurs attire plus de mille  
 Pour voir son opération.



L O G O G R I P H E

**J**e suis libertine & bien folle ;  
 Toujours je cours c'est mon état :  
 Aujourd'hui sous le froc, demain chez l'Avocat,  
 Un autre jour à l'Eglise, à l'Ecole,  
 Chez le Savant, ou chez le Candidat,  
 Le bon c'est que, quoique frivole,

## 214 JOURNAL HELVÉTIQUE

A ces gens là je coupe la parole ;  
Mais pour me reconnoître en me décomposant ;  
Tu trouveras l'Époux d'une femelle  
Pour qui DAVID sentit, démangeaison charnelle ,  
Ce que sur le papier tu jettes à l'instant  
Un bien qu'à tout autre on préfère  
Une Ville au pays Normand ,  
Un homme peu fait pour la terre ;  
Du jus de BACHUS l'excrément

Ce que paroît STÉNOVOR, dans les écrits d'HOMÈRE ;  
Un terrain arrosé par le premier passant ;  
Trois mots Latins , dont un intéressant ;  
Ce que touche un Pilote en abordant sa mère ;  
Chez le Druide un fruit plein de mystère ;  
Du triste hiver , un don engourdissant ,  
Pour les hôtes de l'air , certain piège innocent  
A l'ennui d'être seul , un secours salutaire ;  
Pour les enfans un acte nécessaire  
Un adjectif pour l'homme , avilissant.

Mais , bon Dieu , comme je babille ,  
On diroit d'un acroc , s'étalant sur pourpoint ;  
Allons , Lecteur , saisis ta grande aiguille ,  
Et pour me ralentir , viens me bâtir un point.

---

Le mot de la première *Enigme* du Journal de Janvier est *l'illusion*: Celui de la seconde *Enigme-Logogryphe* est *Falot*, qui d'un côté, est une Lanterne ou l'on met deux chandelles pour éclairer pendant la nuit & qui, dans un autre sens, signifie, un fat, un ridicule, un mauvais plaisant, un plat bouffon. Les trois membres de ce nom, qu'on voudroit avoir, c'est le *Lot*, & les trois qu'on voudroit étriller c'est le *fat*. Celui du Logogryphe est *Marteau*, on y trouve, *mer*, *rame*, *mât*, *rue*, *rateau*, *ut*, *ré*, *rat*, *muet*, *eau*, *Maure*, *rameau*, & *Rameau* ( Mulicien. )

\* \* \*

\* \*

\*.



## T A B L E.

<b>M</b> EMOIRE, sur les Gouvernemens qui doivent leur origine aux sentimens naturels.	Page 107
Essai sur l'utilité des Découvertes par ra- port au Commerce.	129
Suite des Réflexions sur les principes de la Végétation & de la fécondité des Terres.	144
Continuation de la Description de Kamst- chatka; Seconde Partie.	163
Mémoire sur les Abus dans les Mariages & sur les moyens possibles de les ré- primer.	176
Journal d'un pauvre Vicairé dans le Comté de Wiltschire.	192
Annonces de Livres & Avis divers.	198
La Vérité au fonds du Puits; Conte.	209
La perte reciproque. Conte.—	210
Ma. drigal à Mad.	211
Autre a Melle.	212
Enigme & Logogryphe	213

LE  
**NOUVELLISTE**

**SUISSE,**  
HISTORIQUE, POLITIQUE  
LITERAIRE ET AMUSANT.

**DEDIÉ AU ROI.**

MARS 1767.



NEUCHÂTEL,  
DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS.

---

M D C C L X V I I  
AVEC APPROBATION

Les personnes qui souhaiteront cet Ouvrage pourront se faire inscrire, soit chez les Editeurs eux mêmes à Neuchâtel, soit chez les Collecteurs ci-après nommés.

- Messieurs -

<i>Adan</i>	WYDLER, Directeur des Postes
<i>Bale</i>	SCHORNDORF, Directeur des Postes
<i>Berne</i>	RÖSCH, au Bureau des Postes
<i>Bienne</i>	KÖHLI, Directeur des Postes
<i>Solognot</i>	MITTELBACH, Officier des Postes
<i>Gènes</i>	Ch. Fr. BRANDT, Négociant ROSSIER Libraire.
<i>Genève</i>	JACOBY, Libraire
<i>Lausanne</i>	MEGROZ, Directeur des Postes
<i>Leutzbouurg</i>	STRAUSS, Directeur des Postes
<i>Lucerne</i>	GÖLDLIN, au Cheval blanc
<i>Montbéliard</i>	TITTOT, Directeur des Postes
<i>Morat</i>	NICOLET, à la Rive
<i>Morges</i>	MONOD, Directeur des Postes
<i>Moudon</i>	BESANÇON, Directeur des Postes
<i>Nion</i>	AMIET Directeur des Postes.
<i>Pontarlier</i>	JUNET, Directeur des Postes
<i>Rolle</i>	BOYER, Directeur des Postes
<i>Schaffouse</i>	{ ZIEGLER, Direct. de l'imprimerie l'Office des Postes le Baillif KRUTER
<i>Soleure</i>	ZOLICOFFE, Directeur des Postes
<i>St. Gall</i>	BAUER, Libraire
<i>Strasbourg</i>	PULLIN & VERNEY, Direct des Postes
<i>Turin</i>	{ REYBAZ., Direct. des Postes. CHRENEBIR', Libraire. BUSINAT Libraire.
<i>Vevey</i>	FEVRE, Directeur des Postes
<i>Yverdon</i>	MESS, Directeur des Postes.
<i>Zürich</i>	